

le Libellio d'

Volume 21, numéro 3

Où es-tu restée, petite sœur Insolence ?

– Je suis ici, mon cher !

(Peter Handke)



20 ans

aeGIS

Automne 2025

Salamanque portrait de Unamuno Manuel Fracia (1886)

Rédacteur en chef : Hervé Dumez

Comité éditorial : Magali Ayache & Camille Toussaint

Secrétariat de rédaction : Michèle Breton

<http://lelibellio.com/>

ISSN 2268-1167

Sommaire

4	La rubrique du chercheur geek Geoffrey Leuridan & Cécile Chamaret
9	The Anti-Social Life of Information Paul Duguid
21	Vérité et démocratie À propos de <i>Democracy and Truth</i> de Sophia Rosenfeld Hervé Dumez
29	Le populisme comme faillite de l'expertise À propos de <i>The Weaponization of Expertise</i> de Jacob H. Russell & Dennis M. Patterson Hervé Dumez
33	Comment disparaît la liberté À propos de <i>Comment meurt la littérature</i> de George Orwell Hervé Dumez
37	Un conteur, plutôt que des compteurs pour transmettre l'art du gestionnaire ? À propos du <i>Conteur</i> de Walter Benjamin Michel Villette

CLAUDE RIVELINE (SUITE)
41 Introduction au dossier
43 Le professeur Riveline, l'homme des Mines qui était un pont Haïm Korsia
49 Lettre à Hervé Dumez 17 avril 1997 Claude Riveline
51 Et Dieu créa la Terre... et Riveline énonça « le coût d'un bien n'existe pas » Frédéric Kletz
55 Claude Riveline, penseur de l'action managériale Hervé Dumez
59 L'ange et les artistes Jean-Michel Saussois
63 La Licorne et le Lion Corentin Curchod
67 Les dessinatrices du Museum am Rothenbaum de Hambourg L'ethnographie par la petite porte Camille Toussaint
69 Saint-Évremond

La rubrique Geek, de Geoffrey Leuridan et Cécile Chamaret, traite la question centrale aujourd'hui de l'aide que peut apporter l'IA au chercheur.

*Paul Duguid a écrit dans le premier numéro du Libellio et il a accepté de contribuer à celui des vingt ans, avec un article important sur le sujet de l'information. Trois comptes rendus de livres complètent son texte autour de la question de la démocratie, de la vérité et de l'expertise, dont l'un fait retour sur Orwell (*Democracy and Truth* de Sophia Rosenfeld, *The Weaponization of Expertise* de Jacob H. Russell & Dennis Patterson et *Comment meurt la littérature*).*

Michel Villette revient quant à lui à Walter Benjamin sur le thème du conteur.

Un nouveau dossier est consacré à Claude Riveline, avec des textes de Frédéric Kletz et de Haïm Korsia.

Jean-Michel Saussois fait revivre une exposition de Berlinde De Bruyckere, alors que Corentin Curchod traite de la relation complexe entre l'Angleterre et l'Écosse, et que notre spécialiste d'ethnologie, Camille Toussaint, nous emmène au musée de Hambourg.

*Converser avec une femme aussi belle qu'intelligente, lire (et relire toujours) le *Don Quichotte*, écrire pour se distraire et pourquoi pas des vers, entendre de la musique et même en composer, se faire le plaisir d'un vin de champagne et d'une chère raffinée, être tranquillement athée (peut-être le premier à s'assumer tel), ce numéro s'achève en la compagnie choisie de monsieur de Saint-Évremond.*

La rubrique du chercheur geek

Faire de la recherche assistée par l'IA : faut reconnaître... c'est du brutal

Après une rétrospective pertinente de la rubrique Geek à l'occasion des 10 ans du *Libellio* (Colin, 2022), ce numéro spécial est l'occasion de nous tourner vers la technologie qui occupe toutes les conversations depuis deux ans : l'intelligence artificielle et son impact sur nos activités de recherche.

Le développement de l'IA permet d'accélérer, d'automatiser un nombre croissant de tâches, ou de les rendre gratuites ou presque : traduction, retranscription, synthèse de documents, etc. C'est toute la chaîne de valeur de la production scientifique qui est potentiellement impactée, de la génération d'idée à l'écriture d'article, en passant aussi par le processus de relecture, ce qui n'est pas sans poser de nombreuses questions éthiques.

Nous souhaitons ici vous proposer un aperçu de quelques outils permettant de faciliter ou d'enrichir considérablement le travail de recherche. Si certains ont déjà fait l'objet d'une rubrique, c'est l'occasion d'offrir un panorama plus complet de l'incursion de l'IA dans la recherche. Cet article ne vise pas l'exhaustivité, la vitesse de leur développement rendrait cet objectif inatteignable, mais cherche plutôt à donner un aperçu des potentialités des outils à travers quelques exemples ou fonctionnalités choisis¹.

Nous laissons également à l'appréciation de l'utilisateur l'évaluation de l'efficacité des outils présentés. Par ailleurs, la question du prix à payer pour accéder à ces outils n'est pas abordée du fait des évolutions rapides des modèles d'affaires, avec une offre gratuite qui tend à s'étioler dans ses fonctions au profit d'un modèle freemium.

L'IA ça fait tout, c'est même à ça qu'on la reconnaît

- Explorer la littérature (et l'analyser)

Une première catégorie d'outils concerne l'exploration de la littérature. Une rubrique précédente avait déjà mis en avant *Connected Papers*² (Doumit & Chamaret, 2021), nous présentons ici l'outil *Artirev*³, qui s'attache à explorer la littérature scientifique pour les domaines de l'économie et de la gestion.



Source : www.scanlitt.com

À l'analyse en réseau de la littérature, l'outil s'est enrichi du module Socrate qui interprète les résultats d'*Artirev* en format textuel et non plus uniquement sous forme d'une cartographie. Cette analyse renvoie un regroupement par thème des références, présentant le thème, les sous-thèmes, des suggestions de lecture. L'analyse propose également un regroupement par « école de pensée » et identifie les textes et les auteurs centraux dans ces différentes écoles de pensée.

Cette orientation suit la même logique que l'outil *Elicit.org*⁴, plus généraliste et plus connu à l'international. L'outil ambitionne de répondre aux besoins de dépasser la seule synthèse d'un corpus littéraire, pour offrir des pistes de recherches futures ou des

1 Un article de Wagner et al. (2022) fournira au lecteur une présentation plus exhaustive des différentes familles d'outils ainsi qu'un agenda de recherche pour les chercheurs en Science and Technology Studies et en Systèmes d'Information.

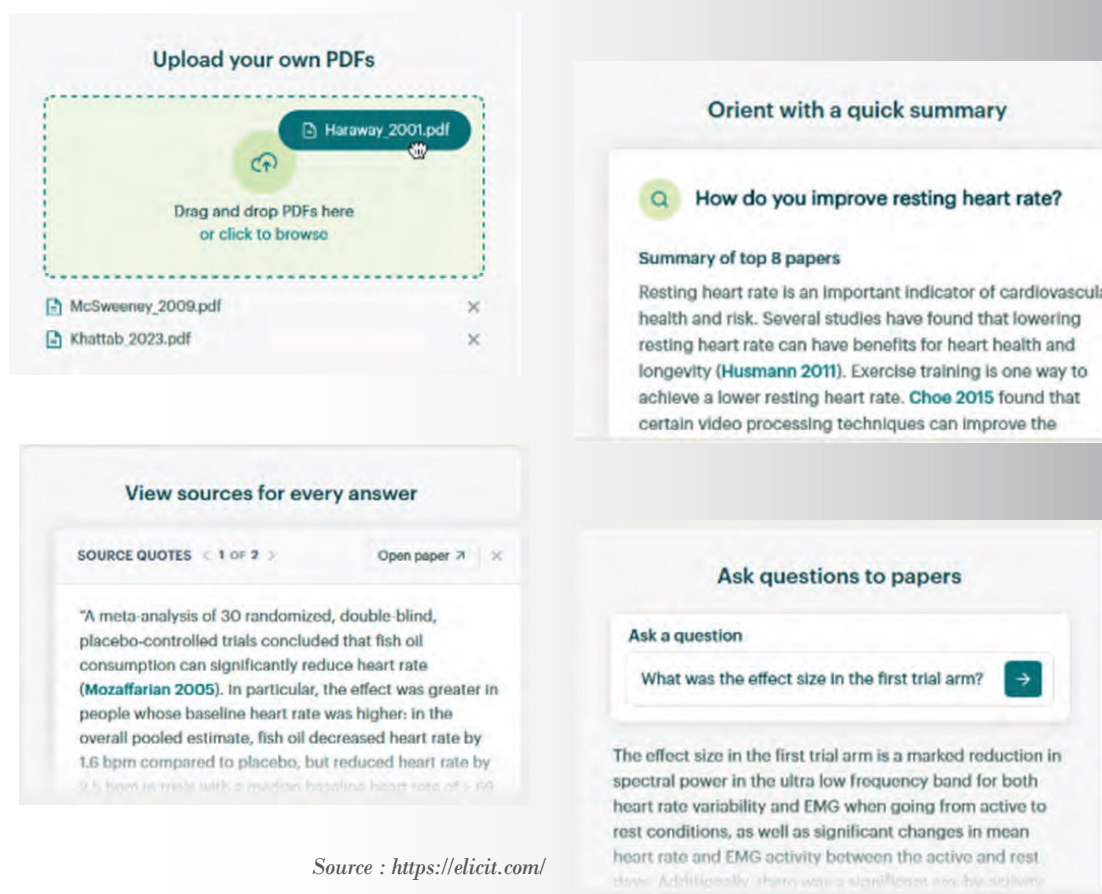
2 <https://www.connectedpapers.com>

3 <https://www.scanlitt.com/artirev>

4 <https://domore.ai/tools/elicit.org>

manquements dans le *corpus* analysé. L'outil s'inscrit donc dans la même veine que *Jenni* (qui aide à discerner si un article omet des recherches existantes pertinentes) ou *Quivr* (qui identifie les lacunes d'un papier) relevés par Diallo (2023).

Fait notable, *Elicit.org* propose un encart dédié à la traçabilité de la réponse qu'il fournit dans les questions posées sur les papiers analysés. Nous y reviendrons en fin de papier, mais cette traçabilité reste somme toute assez sommaire dès lors que l'on dépasse la synthèse quantitative des méthodes utilisées.



Source : <https://elicit.com/>

- Créer un corpus de données (et l'analyser)

La fonctionnalité qui est à ce jour la plus répandue consiste à s'appuyer sur des outils d'IA pour réaliser des retranscriptions exhaustives ou des synthèses de différents documents textuels, audio ou vidéo. En quelques années c'est tout un pan de l'activité liée à la retranscription qui s'est retrouvée bouleversée, tant sur le plan économique (avec la fin de la sous-traitance de l'activité de retranscription) que pratique (avec une quasi-instantanéité des retranscriptions). Si de nombreux outils de ce type sont disponibles, notre attention s'est portée sur *Whisper*, dont une rubrique lui avait déjà été dédiée (Gauthier, 2023). La raison n'est pas tant dans l'outil en lui-même que son inscription au sein d'une infrastructure dédiée aux Sciences Humaines et Sociales : *Huma-Num*⁵. Portée par le CNRS, cette plateforme de recherche met à disposition un grand nombre d'outils, dont

⁵ <https://www.huma-num.fr>

Whisper. De plus, en réponse à l'hégémonie des GAFAM sur les outils d'IA, Huma-Num apporte une garantie en termes de protection des données stockées⁶.

En amont de la retranscription, des outils pour réaliser des entretiens commencent à voir le jour. Geiecke et Jaravel (2024) proposent ainsi une IA capable de réaliser des entretiens qualitatifs. Les auteurs décrivent, expériences à l'appui, les capacités de leur modèle à maintenir l'engagement des participants et une standardisation des questions réduisant ainsi les biais de l'enquêteur et une uniformité entre les entretiens. C'est également la proposition d'une industrialisation des entretiens offrant aux chercheurs un corpus de données qualitatives « exhaustives »...

Tout comme les outils d'IA permettent d'analyser la littérature, ils permettent également d'analyser les données collectées. De manière générale, la plupart des grands modèles de langage tels que *ChartGPT* ou *Copilot* permettent de générer des statistiques et proposent une analyse des données chiffrées qu'on leur fournit, avec à la clé des tableaux et autres diagrammes. Mais qu'en est-il des données qualitatives ? Les CAQDAS (Computer-Assisted Qualitative Data Analysis Software) les plus connus tels que *nVivo* ou *Atlas.ti* proposent depuis maintenant quelques années des fonctionnalités de codage automatisé par IA.

L'outil de réalisation d'entretiens qualitatifs par IA propose également une analyse des données collectées. Cette analyse génère les thèmes principaux, propose une analyse de fréquence des thèmes extraits, met en avant des « résultats surprenants » et génère des hypothèses pour des analyses futures.

- Assistant de recherche

Entre synthèse, analyse et propositions, qu'il s'agisse d'un corpus existant ou d'un nouveau corps de données, les outils d'IA suivent une même évolution vers des modèles plus prédictifs. Ainsi, les outils tels que Notebook LM ou Claude.ai proposent de devenir votre assistant de recherche pour vous aider à interagir avec un corpus de données (littérature, données empiriques) en proposant de nouvelles idées.

L'écriture, vue comme ultime étape du processus de recherche est également l'objet d'une rédaction assistée par IA. Dépasse les premières fonctionnalités liées à la traduction de langue, les assistants offrent désormais des possibilités de rédaction à partir de notes et de brouillons dans un « style scientifique », ou des reformulations de tout ou partie d'un article. Si l'utilisation la plus répandue est circonscrite pour le moment à la rédaction de parties ou des documents plus formatés générer un résumé avec des contraintes de forme et de taille en plusieurs langues, rédiger des appels à projets, remplir des documents administratifs, etc. – il y a fort à parier qu'il ne s'agit que d'une première étape avant une généralisation de son utilisation.

Toutes ces fonctionnalités assistées par IA posent la question, in fine, de la parenté / la propriété de la production scientifique. Comble de l'ironie, il existe des outils d'IA pour le vérifier ! Outre les déclarations sur l'honneur demandées lors des soumissions ou des évaluations d'articles ou de communications, on voit se développer des outils d'IA pour... détecter l'utilisation de l'IA. Nombreux sont ceux d'entre nous connaissant ce type d'outils pour l'enseignement, dont *GPTZero*⁷ est l'occurrence la plus connue, afin de s'assurer de la légitimité des travaux reçus. Mais ce type d'outils est également utilisé en recherche, du côté des éditeurs ou des évaluateurs pour les revues et conférences. Là encore, le nombre d'outils et leurs spécificités respectives représentent un travail d'inventaire trop important pour cet article. Nous citerons de manière non-exhaustive : *Lucide.ai*, *Content at Scale*, *Winston*, ou encore *Grammarly*. À titre personnel, nous regardons avec attention le développement de *Hive AI Detector*⁸ qui propose une détection intégrée à votre navigateur web et qui supporte un grand nombre de formats (texte, image, audio, vidéo, etc.).

Une recherche éparpillée façon puzzle, où chaque pièce pourrait être assistée par l'IA ?

Nous l'avons vu, les possibilités de l'IA s'immiscent dans un nombre croissant d'activités de recherche : explorer la littérature, collecter et analyser des données, rédiger voire assister le chercheur dans son travail de production de nouvelles connaissances. À l'image de la FNEGE⁹ – la Fondation Nationale pour l'Enseignement

6 Pour les plus prudents d'entre nous, il est possible d'utiliser *Whisper* en mode déconnecté grâce au travail de Nicholas G. Cotton, expert informatique en matière de sécurité informatique auprès de la police montée canadienne (Royal Canadian Mounted Police) : <https://github.com/openai/whisper/discussions/1463>

7 www.gptzero.me

8 www.hivemoderation.com

9 <https://fnege.org/formation>

de la Gestion des Entreprises –, les catalogues de formation font une place de plus en plus importante à l'accompagnement pour s'approprier ces nouveaux usages. Néanmoins, l'utilisation de l'IA comme analyste de données, curateur de contenu, vaticinateur, voire substitut au chercheur, fait émerger certaines questions entre ce que l'outil permet et les problèmes qu'il pose. En lien avec l'article dans la revue *Nature* (Messeri & Crockett, 2024), et plus proche de nos champs académiques, un article publié récemment dans *l'Administrative Science Quarterly* (Bechky & Davis, 2025), cet article nous amène à deux réflexions qui, nous l'espérons, amèneront certains à nous proposer des « réflexions en forme de réponses », et dont *le Libellio* pourra se faire écho.

La première réflexion fait suite à la lecture de la proposition faite par Geiecke et Jaravel (2024), d'une plateforme permettant de mener des entretiens qualitatifs pilotés par l'IA. Les auteurs pointent notamment des limites liées à l'interaction humain/machine tant sur le plan empathique que sur le plan technique. En effet, le processus d'entretien se fait par écrit, opérant une différence essentielle avec l'entretien oral, de par le processus d'écriture dans l'intrant et supposant une transformation neutre de la pensée par l'écrit. Exit donc, les hésitations, le paralangage, et le choix d'intégrer ou non des didascalies. Mais au-delà des considérations techniques – pour lesquelles le développement d'agents conversationnels oraux, une meilleure configuration de l'amorce et un entraînement plus abouti du modèle permettrait d'y répondre – est-ce que réaliser un entretien se résume seulement à collecter des données ? Est-ce même seulement (co)produire des données ? Est-ce que, in fine, seule la transcription est intéressante dans un entretien ? Alain Touraine, dans la quatrième de couverture du livre de *Whyte Street Corner Society* (2007), parlait à propos de l'observation participante comme de « la compréhension de l'autre dans le partage d'une condition commune ». De cette idée, ne peut-on pas considérer l'entretien, par sa dimension expérientielle, hors du temps et dans une configuration hors du normal, comme d'être autre chose qu'une extraction, tel un dentiste, des données ? Ceci est d'autant plus vrai que les entretiens s'intègrent dans un dispositif de recherche fait d'observations, de rencontres, de réunions, de moments conviviaux qui viennent s'enchevêtrer dans l'entretien.

La seconde réflexion émerge des fonctionnalités prédictives de l'IA. Sur des demandes plus mécaniques telles que les synthèses ou les retranscriptions – la performance de ces outils est plus facilement vérifiable, comparée aux fonctions prédictives où l'effet « boîte noire » demeure plus gênant. Ceci est renforcé par la logique conversationnelle (le *chat* du modèle d'apprentissage profond) qui émule une discussion. Rappelons à ce titre qu'une IA conversationnelle, ne fait ni la conversation ni n'écrit du texte. Elle génère du texte. Comment ? En agençant de manière statistiquement probable des mots, des phrases, des unités de texte (des *tokens*) et en vérifiant une certaine cohérence de l'ensemble ainsi généré. Ce sont la taille du corpus de données (et son exploitation malgré des données imparfaitement structurées) et le nombre de paramètres interconnectés (plusieurs centaines de milliards) du modèle pour réaliser cette génération qui sont impressionnants, bien plus que le sens, la pertinence ou l'originalité du texte fourni. Les fonctionnalités prédictives de ces outils d'IA, et notamment les assistants, nous confrontent à un paradoxe. Comme tout outil, nous voulons les utiliser dans une logique d'efficacité, d'accroissement de la productivité : leur faire faire à notre place mieux (qualité), plus vite (délais), moins cher (coût), et si possible les trois simultanément. Et ces outils le font, probablement... et c'est bien là tout le problème. Comment savoir si ce qui est généré est correct ? Quel est le degré de véracité de la réponse ? Quel est le niveau de certitude ? Ce doute face à l'inexactitude nous conduit fatalement à tout vérifier. Or, est-ce que cette vérification est considérée comme une charge d'utilisation ? Comment l'opérationnaliser quand il n'est même pas possible d'accéder à ce qui se passe sous le capot ?

En lien avec Beckhy et Davis (2025), la place de l'IA dans nos pratiques professionnelles et dans notre compréhension de ce qu'elle produit et apporte à nos recherches ne peut être ignorée. Au-delà de la génération de références, la production du texte par IA peine pourtant à se départir de son côté « boîte noire ». Or, telles des machines dépourvues de carburateurs, il paraît difficile de faire l'éloge de l'IA comme rencontre de la tête et des mains. Faut-il alors discriminer les tâches sans ajout de valeur que l'on confierait à l'IA, des autres qui resteraient l'apanage de l'humain ? Sur la base de quels critères ? Quel temps de vérification doit être accordé ? Faut-il valoriser une vérification humaine (*handmade check*) à notre automatisation ? Le processus d'idéation est-il décomposable en sous-fonctions que l'on peut sous-traiter partiellement ou totalement à une IA pour gagner en performance ? Face à ces réflexions et ces nombreuses questions, la lecture du livre de Narayanan et Kapoor (2024) nous amène au final à (re)faire l'éloge du chemin de traverse, proposé dans le premier numéro

du *Libellio* (Dumez, 2005), qui n'a peut-être jamais été aussi essentiel. Cela nous rappelle qu'il peut être utile de parfois prendre, pendant un temps, la poudre d'escampette plutôt que d'avoir recours à celle de perlimpinpin.

Références

- Bechky Beth A. & Davis Gerald F. (2025) "Resisting the Algorithmic Management of Science : Craft and Community After Generative AI", *Administrative Science Quarterly*, vol. 70, n° 1, pp. 1-22.
- Colin Laure (2022) "La rubrique du chercheur geek fête ses 10 ans !", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 18, n° 3, pp. 4-7.
- Diallo Mbaye Fall (2023) "Ce que ChatGPT fait à l'enseignement, à la recherche et aux organisations", *Revue Française de Gestion*, vol. 312, n° 5, pp. 9-14.
- Doumit Farah & Chamaret Cécile (2021) "Du nouveau sur la revue de littérature !" *Le Libellio d'Aegis*, vol. 17, n° 3, pp. 4-5.
- Dumez Hervé (2005) "Quelques considérations à propos de l'utilitarisme du doctorant (éloge du chemin de traverse)", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 1, n° 1, pp. 17-18.
- Gauthier Arthur (2023) "Whisper : Un outil de transcription automatique open source et sacrément efficace", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 19, n° 3, p. 4.
- Geiecke F. & Jaravel X. (2024) "Conversations at scale : Robust ai-led interviews with a simple open-source platform", Available at SSRN 4974382.
- Messeri Lisa & Crockett Molly J. (2024) "Artificial intelligence and illusions of understanding in scientific research", *Nature*, vol. 627, n° 8002, pp. 49-58.
- Narayanan Arvind & Kapoor Sayash (2024) *AI snake oil : What artificial intelligence can do, what it can't, and how to tell the difference*, Princeton (NJ), Princeton University Press.
- Wagner Gerit, Lukyanenko Roman & Paré Guy (2022) "Artificial intelligence and the conduct of literature reviews", *Journal of Information Technology*, vol. 37, n° 2, pp. 209-226.
- Whyte William F. (2007) *Street Corner Society : La structure sociale d'un quartier italo-américain*, Paris, La Découverte.

Geoffrey Leuridan
IMT Atlantique, LEMNA

Cécile Chamaret
i3-CRG, École polytechnique, CNRS, IP Paris

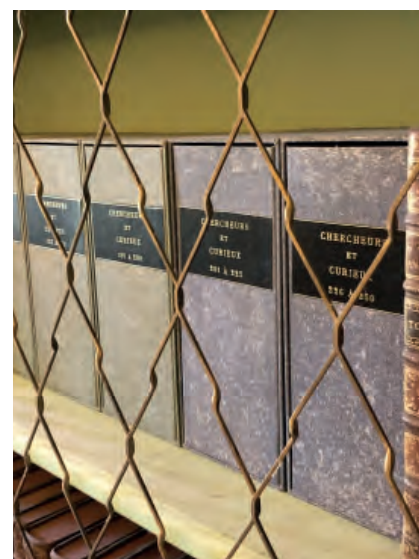
The Anti-Social Life of Information

Paul Duguid
rattachement

It is a great honour to join in the celebration of Le Libellio's anniversary. For twenty years this journal has provided a remarkable source of thoughtful essays, intriguing insights into the "rubrique du chercheur geek", and, always, fascinating photographs.

This year I must acknowledge another anniversary. In 2000, *The Social Life of Information*, a book I co-authored with John Seely Brown, was published. At that time, when they heard the name of the book, people tended to ask, "what has social got to do with information?" In the twenty-five years since, with the remarkable rise of "social media", the connection between social and information has seemed obvious. Looking back, however, and setting social media in the context of the book, it seems more appropriate, as I shall attempt to show here, to consider the anti-social life of information.

The book used its investigation of the social and such things as "communities of practice" to push against the inherent individualism in most accounts of information and its technology. The technology, for example, was usually portrayed as the product of individual entrepreneurs—Steve Jobs, Bill Gates, Mark Andreessen, and similar. These geeks were often seen as mapping the future, building devices that we, as its users, would, one by one, individually and obediently follow. This view is neatly summed up by the cover of Bill Gates's book, *The Road Ahead*. This shows Gates standing in the foreground, like a gatekeeper, and behind him runs a long, completely straight, utterly empty road for the reader to travel. In reading the book, and in using Gates's digital tools, it seems, we were expected to pursue a direct route into the future, without doubts, deviations, choices, or dilemmas. *The Social Life of Information* sought to resist such simple, individualistic, and deterministic assumptions. It argued instead that innovation and its application involved complex social relations, and as a result the road ahead would be less linear, less predictable, and much less vacuous than Gates's image suggested.



210723 Chateau de Bazoches
chercheurs et curieux
(23 juillet 2021)

The Road Behind

In many ways, while they sought to portray a new world that was a product of the information revolution and its transformative technologies, Gates's cover (and book) and its implications in fact reflect a long history. As I found in teaching a course called "The History of Information", exploring aspects of that history, as I shall

try to do in brief in this essay, can help us better understand many of the bland assumptions that circle around such things as social media and the world that many assume it will create.

Those assumptions include optimistic claims about how individual, autonomous decision-making can lead us to a stable democracy and a free market. This overall vision promotes ideas that the circulation of information, shared by technologies like those Gates promoted, is the critical route to that road straight ahead. Such assumptions are not new and can be heard in earlier claims about new technology “producing harmony among men and nations”, developing a “great chain that will bring [...] nations into instantaneous communication with each other, [...] most effective in breaking down the barriers of evil prejudices ... that interfere with the universal exchange of commodities” (quoted in Du Boff, 1984, p. 571). This vision of the road ahead from political and economic perspectives circulated in the 1840s. The technology under discussion was the telegraph. That new technology, it was claimed by another enthusiast of that time who contemplated the spread of information (or, as was said at the time “intelligence”), “being alike open to all puts the whole community upon a par, and will thus ‘head off’ the most adroit speculators, because they will not have the power to monopolize intelligence” (quoted in Du Boff, 1984, p. 572). This anti-monopolistic claim, presented in another newspaper report from the middle of the nineteenth century, is particularly interesting because the emerging telegraph company discussed would become AT&T, which in the United States formed a powerful, nation-wide monopoly for over a century, despite government attempts to break it up. And, despite repeated idealizations of its role in fostering the uncompromised circulation of information over that time, AT&T was revealed in 2015 to have been collecting people’s private communications and passing some along to the U.S. government’s National Security Agency.

This is only one example of ways in which enthusiasm for the circulation of information, encouraged by the businesses that advanced that circulation, usually overlooks the extraordinary power that such companies accrue. In the 1980s, the communications theorist Richard Beniger wrote a highly influential book, *The Control Revolution*. In this, he argued that the developing information society was taking us from the chaos that new industrial developments had initially produced to a new stage of control over production and, as a result, the stable circulation of both information and goods. In conclusion, Beniger argues, this revolution “has exposed the centrality of information processing, communication, and control to all aspects of human society and social behavior” (Beniger, 1986, p. 436). In essence, Beniger’s argument celebrates the control over the new world that the revolution has provided us. Yet, it ignores the potential such a revolution has created for businesses and technologies to practice control over us. As that control of the few over the many expanded through the technologies Beniger celebrates, figures like Cédric Durand and Yanis Varoufakis (2024) have pointed us not down a clear, straight road ahead, but rather further back down a road behind to the old days of feudalism, which they see re-emerging as “techno-feudalism”, unleashed as Durand cogently argues by Silicon Valley.

Information theory

Summing up his discussion of the control revolution, Beniger claims that “formal information theory has exposed the centrality of information processing,

communication, and control to all aspects of human society and social behavior” (Beniger, 1986, p. 436). Here Beniger is referring to a highly influential (though little-known) essay called “The Mathematical Theory of Communication”, published in 1948. Its author, Claude Shannon, had worked in Bell Labs, the research centre of AT&T, helping the company understand how it could make phone wires carry more information. During World War II, Shannon also worked on the encryption of messages. He developed his theory (now usually referred to as the mathematical theory of information) at that time, but for security reasons it was not published until after the war, when it appeared in *The Bell Systems Technical Journal*. In essence, the theory took information to be modular in such a way that it could be extracted from a source, encoded for transmission, circulated across networks, and then decoded on reception. From this perspective, the amount of information carried could be measured mathematically. (For a long time, people had talked about the “amount of information” in books, newspapers, and the like. But, other than counting words, there was no way to measure.) In Shannon’s theory, the amount of information that a signal conveyed was a measure of the extent to which it reduced the “uncertainty” of the recipient. Thus, a message the recipient knows already carries no information; something that the recipient might guess carries a moderate amount; whereas something completely unexpected carries the maximum amount, which Shannon’s theory measured in “bits”.

Shannon’s theory had a profound effect in areas that sought to evaluate the quantity of information. It advanced the development of computers and helped to advance research into cybernetics and artificial intelligence. In particular, it promoted understanding of the computer not just as a calculating device, but also as a communication technology. Vannevar Bush, a colleague of Shannon’s who had developed elaborate calculating machines, explored this potential in theorizing a machine he called “Memex” that could extract, store, and circulate information, in a way that anticipated the design of the World Wide Web.

The theory’s influence was not limited to computers. As Colin Cherry, a cognitive scientist and early champion of Shannon’s theory, noted, these ideas of information brought together “physiology, the central nervous system and the operation of the brain, and even certain problems in economics” (Cherry, 1951, p. 389). Economists were particularly enthusiastic about this approach to information. Economics was a field that focused increasingly on formal, mathematical models. Being subject to mathematical theory allowed information to be incorporated into such models. This led to what the economist Joseph Stiglitz saw as a “revolution.” The field had been interested in information, he noted, but lacked “formal models” (Stiglitz, 2017, p. 3). Shannon’s theory, as Stiglitz (and Beniger) noted, put information at the centre of a transformative branch of economics, leading to numerous “information economists” (Stiglitz among them) winning the Nobel Memorial Prize. Core economic ideas going back to Adam Smith’s notion of the “invisible hand” and market stability or “equilibrium” could be explained and mathematized in terms of information.

The influence of information in the field can be seen in the work of another Nobel prize-winning economist, Friedrich Hayek. Hayek saw the market as a product of individuals making choices to pursue their preferences. Individual decision-making would lead to market equilibrium. Hayek claimed that “the concept of equilibrium [...] [has] a clear meaning only when confined to the analysis of the action of a single person” (Hayek, 1937, p. 5). Hayek used this focus on the individual and dismissal of

the social to resist, among other things, the intervention of governments in markets, arguing that regulators were unable to assimilate the information relating all the participants in a market.

In this work, developed in the 1930s and 40s, Hayek focused on knowledge, and such things as “the use of knowledge in society” and the problem of the “division of knowledge”. But, from the beginning, he makes comments about “what bits of information the different persons must possess” to make equilibrium-producing decisions (Hayek, 1937, p. 49). In answering the question of how much (or little) a person needs to know to make the right decision, he focuses on the price of goods, concluding that in the price “all the relevant information is concentrated” so that for market equilibrium “the essential information is passed on” by prices (Hayek, 1945, p. 526). Such observations became critical to the work of Hayek and the field more generally. With the help of Shannon’s work, information could be shown—via mathematical models of the sort critical to economics—to structure markets and lead to market equilibrium via individual preference maximization. Looking back in the 1980s, and leaving the complex epistemological challenges of knowledge behind, Hayek confessed that it took him a long time to eventually “state my theory of the dispersal of information, from which follows my conclusions about the superiority of spontaneous formations to central direction” (Hayek, 1988, p. 88). And it was such a focus on information in isolation that led to Hayek’s Nobel prize (and others who drew on his work) and to the spread of information through the field.



*Retable, XV^e siècle, maison
du roi, Bruxelles
(10 mai 2025)*

In making such arguments, the field of economics became highly mathematical and individualistic. At least it did in the United Kingdom and United States. (Hayek was an Austrian, but he developed his work at first in England and then in the United States.) Economists in these countries had little use for sociology or history. Thus, when Thomas Piketty, the French economist, was hired by an American University, he reported that, despite his initial excitement, he soon “wanted to return to France” because US economists showed no interest in historical or social data, but tended to offer “purely theoretical results without knowing what facts needed to be explained”. This “childish passion for mathematics” made the field notably insular. By contrast, in Europe economists, Piketty felt were “interested in persuading historians and sociologists” as well as “people outside the academic world” (Piketty, 2014, p. 41).

But the Hayekian view had enormous influence, focussing as it did on individuals and championing the spread of information. These two alone, it has widely been held, explain economic and, by extension, political stability. Malfunction in these areas can then be explained in terms of what another Nobel economist, George Akerlof, called “information asymmetry”,

suggesting that market essential symmetry is achieved by improving the circulation of information. Such ideas were particularly attractive in a world that information technology was transforming. More technology would circulate more information which, it was easy to assume, could only lead to greater symmetry. In this period, the Silicon Valley technologist George Moore came up with “Moore’s Law”. This suggested that the power of computers would double every couple of years, thus

problems of asymmetry would be easier and easier to resolve. Yet another Nobel economist, Paul Romer, took such assumptions to address the problem of global inequality. Such inequality had endured, Romer argued, because poor countries did not have access to the material objects that had driven industrial economies. These objects were “not easily transported” (Romer, 1993, p. 552), leading to a significant gap between rich and poor economies. But, in the information age, global inequality now reflected not the division of objects but the division of ideas. As these ideas could circulate through the new information technology that was emerging, it seemed plausible to suggest that the inequality gap would soon be overcome. Technology was a simple, irresistible solution.

Curiously, the early theorists of information did not share the enthusiasm of the economists. In fact, they directly dismissed it. Shannon, shocked by how his theory was being used, noted that “It is not necessarily relevant to such fields as ... economics” (Shannon, 1956, p. 3). While Norbert Wiener, a major early information theorist who developed the feedback theory of “cybernetics” that helped underpin economists’ ideas of homeostasis and equilibrium, dismissed the essence of the Hayekian model, denouncing the “official article of faith in the United States, that free competition ... a homeostatic process [...] individual selfishness [...] will result in the end in a stable dynamic” and so assumptions “that the entrepreneur, in seeking to forward his own interest, is [...] a public benefactor” (Wiener, 1948, p. 185).

Info-triumphalism

Despite the resistance of such information theorists, the Hayekian model held, both in the world of economics and more broadly in related political arguments. The communications theorist Fred Turner showed how individualist, libertarian views made technology that had long been seen as the tool of governments and military forces popular with the “counterculture”. A central figure in this account was Stuart Brand, a radical individualist, influenced by the libertarian ideas of Ayn Rand, who promoted notions of egoism and meritocracy. Embracing the computer from a libertarian perspective, Brand almost sounded like an apostle of Romer’s views of globalization, establishing The Whole Earth Catalog, The Global Business Network, and the WELL (or Whole Earth Electronic Access). The last was a precursor of the internet, connecting computers primarily around northern California, but in theory around the “whole earth”. (As a highly individualist, countercultural network, the WELL drew significant publicity, while government sponsored systems like MINITEL, though much more widely used, were, comparatively, mostly ignored.) As the business theorist Yaelle Amsellem has shown, Brand and his followers spurred the emergence among digital enthusiasts of the “scientific entrepreneur”, a heroic figure assumed to be leading us into the future, without making concessions to society or government.

As the internet was opened to all in the 1990s and early examples of social media began to spread, enthusiastic views of this new world became less countercultural. In 2006, Yochai Benkler, a legal scholar at Yale University, published *The Wealth of Networks*. This promoted the “radical transformation” of the information economy into a “networked information environment” (Benkler, 2006, p. 1). Such an informational network, Benkler argued, would democratize culture as part of a “technological, economic, and organizational transformation” (Benkler, 2006, p. 16). The essence of this transformation was open source systems providing

access to information for all. While this was a scholarly view, it echoed widespread confidence in the beneficial nature of the road ahead and the emergence, side by side, of open markets and political freedom. All this was leading, according to Benkler, to a “meritocratic hierarchy” (Benkler, 2006, p. 67)—the sort of structure that applauded and deferred to the scientific entrepreneur.

As social media spread over the next decade, however, enthusiasm began to wane. In 2015 Shoshana Zuboff, voicing concerns about the rise of an Orwellian “Big Brother”, published a paper called “Big Other” noting the rise of “surveillance capitalism” (the title of a book she published three years later) as the informational network allowed companies like Facebook and Google to gather increasing amounts of information about people. A sociologist, Zuboff put the social at the heart of her work, a concept that had been missing for some time in writing about the internet.

As the criticism voiced in these and similar accounts began to circulate, Mark Zuckerberg, the head of Facebook, published an open letter on his Facebook page addressed to “our community” and committing the company to go beyond “connecting friends and families” to “develop the social infrastructure to give people the power to build a global community”. Yet, as Facebook actual practices were revealed in a series of scandals, the company’s attempt to appear as an admirable community builder through information circulation seemed less and less benign and increasingly anti-social. In particular, a series of reports revealed how a tendentious political consultancy, Cambridge Analytica, which took credit for the Brexit victory in the UK and the Trump victory of 2016 in the U.S., had built its massive database of voters by extracting data that Facebook had collected from its users. Around the same time, it was revealed by Amnesty International and others, Facebook’s algorithms and thoroughly inadequate policing of hateful content had incited the military and non-Muslim population of Myanmar to drive the Muslim-based Rohingya population out of the country. Facebook had been reassuring its users that it would protect their privacy, serve their interests, and build community, while in practice it was feeding their data to various other companies and governing bodies who were profoundly divisive.

Economic modification

These examples—and of course there are many more concerning not only Facebook, but also other social media companies—indicate enduring naivety about the circulation of information. Facebook’s implicit claim that it merely connects “friends and families”, suggests that its services are only providing information and cannot be held responsible for harms that might result. (Though social media companies are always willing to claim credit when their role is seen as beneficial.) “The Politics of Platforms”, an important paper by the communications theorist Tarleton Gillespie (2010), examines how companies such as YouTube, in calling themselves “platforms”, portray themselves as merely innocent transmitters of information. The content they transmit is not theirs and thus they should not be held responsible for any antisocial effects it might have. Gillespie shows, however, how choices these companies make about what information circulates and how it circulates, “are all real and substantive interventions into the contours of public discourse” (Gillespie, 2010, p. 358), interventions that tend to serve the commercial and political interests of the companies and not those of the “communities” they claim to build and serve.

The “platform” mystique still plays a major role in contemporary political discourse. It also does in market practices. In the United States, “platforms” like Uber and DoorDash have helped to build technologically mediated markets and a “Gig Economy”. So doing, such platforms might seem to play into the Akerlof ideal, allowing information to circulate in such a way that symmetry can easily be achieved. In fact, an increasing body of work has shown how these “platforms” use the information that they gather about users—gig workers at one end and consumers at the other—to manipulate behaviour and decision-making to serve the interests of the companies. Thus, rather than succumbing to Akerlofian idealism, it seems more appropriate to see these devices as deftly feeding the asymmetry of information to promote their developers’ interests and monopolies.

As noted above, Stiglitz talked optimistically about the “revolution” in economics, but he had cautioned that if “firms can decide whether to hide or disclose information” then equilibrium cannot “be sustained” (Stiglitz, 2017, p. 13). The platform problem, however, is not only about hiding or disclosing information, but as is now widely recognized, about amassing, commodifying, and manipulating it in ways that allow supposed platforms to then manipulate their consumers. In examining the “revolution of information economics”, Stiglitz, echoing Piketty (though he doesn’t cite him), conceded that “increase in market power across many important sectors of the US economy and persistent higher rates of return to capital [...] may, in turn, play an important role in the country’s growing inequality” (Stiglitz, 2017, p. 2).

Facing such doubts about information-driven market equilibrium, economists increasingly branched off the conventional road of information and individual decision making laid out above. Those assumptions, seeming to be products of our age of information, in fact echoed the eighteenth-century essayist Vicesimus Knox, who had optimistically asserted that if people were given “fair and full information [...] they will do the thing that is right in consequence of it” (Knox, 1821, p. 27). (This optimism prompted Knox to assert, in 1778, that his age was the “age of information” – Knox, 1778, p. 157). Such an assumption underlies the informational work of Hayek and Akerlof and many other.

Stiglitz, as we have seen, also supported such ideas. But in 2002, he noted a “change in the paradigm” of economics. “For more than 100 years”, he argued, “economics had focused on models in which information was assumed to be perfect”. But now, he noted, “even a small amount of information imperfection could have a profound effect on the nature of the equilibrium” (Stiglitz, 2002, p. 461). Such thoughts about problems of information led Stiglitz to conclude that “among the greatest legacies of information economics is its contribution to the growth of behavioural economics” (Stiglitz, 2017, p. 19). Moving beyond analysis of individual behaviour, Stiglitz, in a co-authored paper, argued that this new approach brought with it “important insights into human behavior not just from psychology, but also from sociology and anthropology” (Hoff & Stiglitz, 2016, p. 25).

From this perspective, the rational actor at the heart of earlier theory, homo economicus, metamorphosed into the “enculturated actor”. The view of individuals making decisions in their own best interest and satisfying (or at least satisficing) personal preferences gave way to new understandings of those decisions in a social context. And pushing further away from Hayek, who had denounced attempts, particularly by governments, to influence these decisions, Hoff and Stiglitz recognize

that “insights into these determinants of behavior can be used to shape it: individuals can be nudged to take one action or another” (Hoff & Stiglitz, 2016, p. 25).

Emerging arguments moved from denouncing such nudging as acts of manipulation to accepting them as acts that helped the individual make the right decision. The Harvard Law scholar Cass Sunstein cast even Hayek in this light, saying that there was no doubt that Hayek was “endorsing a kind of nudging” (Sunstein, 2023, p. 176). Quite what that “kind” is Sunstein fails to show. But he is confident that the right kind have “significant advantages” and that they can “promote autonomy in addition to welfare” (Sunstein, 2014, p. 4). While he wants to keep such nudging distinct from the “unacceptably manipulative [...] cases that cross the line into deception” (Sunstein, 2014, 19), Sunstein gives little attention to what does cross the line. In this way, behavioural economics echoes remarkable innocence in work of the earlier information economists about advertising. Hayek saw this as a critical tool in economic decision making and scorned those who showed “blindness to the role played in real life by advertising”. That role, he argues, is merely “to communicate knowledge” (Hayek, 1937, p. 53). Here, he anticipates the innocent (or deceptive) claims of many social media businesses suggesting that their role in marketing to users is “merely” to circulate information and thereby build community. Those businesses developing powerful algorithmic tools for social media to determine what advertising to show to whom are no doubt happy to have these manipulative profit maximizing tools portrayed in this innocent light.

Certainly, we all do need help in making the complex decisions we constantly face in the world around us. This has long been recognized. Indeed, Hayek’s concerns in the 1930s, noted above, were closely anticipated by an author in the 1920s who wrote:

if all men had to study [...] the abstruse economic, political, and ethical data involved in every question they would find it impossible. (Bernays, 1928, p. 10)

In theory, everybody buys the best and cheapest commodities offered him on the market. In practice, if everyone went around pricing, and chemically testing before purchasing, the dozens of soaps or fabrics or brands of bread ... economic life would become hopelessly jammed. (Bernays, 1928, p. 11)

This argument is made in a book called *Propaganda* written by Edward Bernays (1928), who is seen by many as the founder of modern public relations [PR]. (Bernays was the nephew of Sigmund Freud, and many have traced to Freud the ideas of subconscious nudging in Bernays’ work.) Throughout his life, Bernays sought to justify PR firms’ activity, suggesting, as Hayek did about advertising, a degree of blindness or malevolence in those who criticise PR for its manipulating activities. In contrast, it is intriguing to see Benkler echoing Bernays’ title as he retreats from his early idealism about networked information. His co-authored book *Network Propaganda: Manipulation, Disinformation, and Radicalization in American Politics* (Benkler et al., 2018) puts Facebook’s “microtargeted behavioral marketing” under deep scrutiny, but most of the argument could apply to social media more generally. (Sunstein, by contrast, doesn’t address social media at all.)

As behaviourism emerged, concerns about its manipulative potential developed in response. In 1958, the German political philosopher Hannah Arendt surveyed the emerging theories and expressed deep concern that “The trouble with modern theories of behaviorism is not that they are wrong but that they could be true” (Arendt, 1998/1958, p. 322). Yet in many ways, they do seem to be coming true, pushed by

central figures of social media, like Zuckerberg at Facebook and Elon Musk at Twitter (now “X”), who, like Bernays before them, seem to feel that is their right and even their duty as superior technologists to help guide us all.

Technocratic nudging

In this regard, we might think of them as the latest generations of technocrats. In 1919, William Henry Smyth, an English civil engineer working in Berkeley, California, and contemplating how the world could wrestle with the complex scientific innovations spurred by World War I, proposed a “new form of government” that would lead to “national coordination of Science and Technology” through the “self-imposed, self-control Leadership of ... rationalized Industrial Democracy”. This required, he argued, a political system managed by technologists that he called a “technocracy”. With the rise of social media firms and their various kinds of intervention in government (in the U.S. significantly driven by their financial donations to political parties) technocracy has spread.

Smyth’s technocratic vision was an extreme form of behaviourism, with the superior technocrats shaping the behaviour of inferior peoples. Significant among these groups were women, who, Smyth believed, should be pushed out of the workforce. This idea he shared with a significant admirer of his work and correspondent, Benito Mussolini, the dictatorial leader of Italy at the time. Similar ideas have spread into the modern technocratic world. In 2017, James Damore, a Google technician, circulated a memo within the firm called “Google’s Ideological Echo Chamber”. Resembling Trump, Damore attacked the firm’s push for diversity and inclusion, in particular the hiring of women, which reflected, in Damore’s view, the firm’s prejudices, including its “Compassion for the weak”. One of the weaknesses of women, the memo suggests, is “affective empathy—feeling another’s pain”. Empathy, in Damore’s view, is primarily a feminine trait that has no place in devising technology or, by extension, running society. In a similar vein, Musk, who like Smyth and Mussolini, believes that a women’s main role should be breeding, recently denounced empathy as the “fundamental weakness of Western civilization”. It therefore seems appropriate in the context of these views that the social psychologist Sherry Turkle, author of the important analysis of social media *Alone Together*, understandably sees social media as the “anti-empathy machine” (Turkle, 2012, p. 22) and so, in my view, disturbingly anti-social.

With social media, we are seeing increasing attempts by technocrats to use information to control our behaviour. Some take it a further step. In 1968, the director of the MIT Media Lab, Nicholas Negroponte, foresaw the implanting of computer chips into brains. In the language of other information technologists of the time, he predicted that this would lead to a “collective consciousness [...] that transcends all the individuals”. A colleague added that “in 20 years computers will be embedded by bioengineers in our bodies”. That prediction has been brought into reality by Musk’s company Neuralink, which in 2024 implanted a brain-computer interface into a human. The company was set up with the goal of



*Cathédrale du sauveur, Avila
(4 avril 2025)*

“mesh[ing] human brains with artificial intelligence” (quoted in Maguire & McGee, 1999, p. 9).

To the extent that such communication systems inherently avoid the conscious intervention of recipients when information is put into their brains, they echo concerns raised by earlier analysts of deterministic accounts of information. From Knox’s “information age” in the eighteenth century, people worried that information, rather than supporting their conscious decision-making, was in fact circumventing their choice, tastes, and preferences and simply wiring them into action in someone else’s interest. The eighteenth-century English philosopher David Hartley in his *Observations on Man* outlined this view of information. When he contemplated its worrying effects of mechanizing the human mind and was unable to think of a way to resist such informational-determinism, he reconciled himself by assuming that “God [...] should give us the right information” (quoted in Duguid, 2015, pp. 357-8). Our modern technocrats have put themselves into this god-like role and made the users of their technologies, in particular users of social media, dependent on their devices for information, which they seem to be trying to nudge evermore towards a preordained determinism.

Such remarkable empowerment of the media that carry information make those of us who cannot invoke God in our defence responsible at the very least to try to make public its anti-social characteristics, while hoping at the same to reassure us all that information can, in the right circumstances, such as in publications like *Le Libellio*, still have a positive social life ■

References

- Akerlof George A. (1970) “The Market for Lemons: Quality, Uncertainty, and the Market Mechanism”, *Quarterly Journal of Economics*, vol. 84, n° 1, pp. 488-500.
- Amsallem Yaëlle (2024) “L’Emergence de L’Entrepreneur Scientifique”, Thèse de Doctorat, Paris, ESCP.
- Arendt Hannah (1998/1958) *The Human Condition*, Berkeley (CA), University of California Press.
- Beniger James R. (1986) *The Control Revolution: Technological and Economic Origins of the Information Society*, Cambridge (MA), Harvard University Press.
- Benkler Yochai (2006) *The Wealth of Networks: How Social Production Transforms Markets and Freedom*, New Haven (MA), Yale University Press.
- Benkler Yochai, Faris Robert & Roberts Hal (2018) *Network Propaganda: Manipulation, Disinformation, and Radicalization in American Politics*, Oxford, Oxford University Press.
- Bernays Edward L. (1928) *Propaganda*, New York, Liveright Publishing Corporation.
- Brown John Seely & Duguid Paul (2000) *The Social Life of Information*, Boston (MA), Harvard Business School Press.
- Bush Vannevar (1945) “As We May Think”, *Atlantic Monthly*, vol. 176, n° 1, pp. 101-108.
- Carr Nicholas (2010) *The Shallows: What the Internet Is Doing to Our Brains*, New York (NY), Norton.
- Cherry E. Colin (1951) “A History of the Theory of Information”, *Proceedings of the Institute of Electrical Engineering*, vol. 98, n° 55, pp. 383-393.
- Chong Andrew. (Work in Progress) *Consumer Perceptions of Fairness in Gig Economy Marketplaces*, Doctoral Thesis, School of Information, University of California, Berkeley.
- Du Boff Richard (1984) “The Telegraph in Nineteenth-Century America: Technology and Monopoly”, *Comparative Studies in Society & History*, vol. 26, n° 4, pp. 571-86.
- Duguid Paul (2015) “The Ageing of Information”, *Journal of the History of Ideas*, vol. 76, n° 3, pp. 347-368

- Durand Cédric (2024) *How Silicon Valley Unleashed Techno-Feudalism: The Making of the Digital Economy*, New York, Verso.
- Gates Bill (1995) *The Road Ahead*, London, Penguin Books.
- Gillespie Tarleton (2010) "The Politics of 'Platforms'", *New Media and Society*, vol. 12, n° 3, pp. 347-364.
- Hayek Friedrich (1937) "Economics and Knowledge", *Economica*, vol. 4, n° 13, pp. 35-54.
- Hayek Friedrich (1945) "The Use of Knowledge in Society", *American Economic Review*, vol. 35 (September) pp. 519-30.
- Hayek Friedrich (1988) *The Fatal Conceit: The Errors of Socialism*, Chicago (IL), University of Chicago Press.
- Hoff Karla & Stiglitz Joseph E. (2016) "Striving for Balance in Economics: Towards a Theory of the Social Determination of Behavior", *Journal of Economic Behavior & Organization*, vol. 126, pp. 25-57.
- Knox Vicesimus (1778) "On Preaching and Sermon Writers" in *Essays Moral and Literary*, London, Edward & Charles Dilly, pp. 156-167
- Knox Vicesimus (1821) *The Spirit of Despotism*, London, for William Hone.
- Maguire G.Q., Jr. & McGee Ellen M. (1999) "Implantable Brain Chips? Time for Debate" *Hastings Center Report*, vol. 29, n° 1, pp. 7-13,
- Moore Gordon E. (1965) "Cramming More Components onto Integrated Circuits" *Electronics*, vol. 38, n° 8, pp. 114-116.
- Piketty Thomas (2014) *Capital in the Twenty-First Century*, Cambridge (MA), Harvard University Press.
- Romer Paul (1993) "Idea Gaps and Object Gaps in Economic Development", *Journal of Monetary Economics*, vol. 32, no 3, pp. 543-573.
- Shannon C.E. (1948) "A Mathematical Theory of Communication", *The Bell System Technical Journal*, vol. 27, pp. 379-423.
- Shannon Claude E. (1956) "The Bandwagon", *IRE Transactions on Information Theory*, vol. 1 (March), p. 3.
- Smyth William Henry (1919) "'Technocracy'--National Industrial Management: Practical Suggestions for National Reconstruction", *Industrial Management* (March), pp. 208-212.
- Stiglitz Joseph E. (2002) "Information and the Change in the Paradigm in Economics", *American Economic Review*, vol. 92, n° 3, pp. 460-501.
- Stiglitz Joseph E. (2017) "The Revolution of Information Economics: The Past and the Future", NBER Working Paper 23780.
- Sunstein Cass R. (2014) *Why Nudge? The Politics of Libertarian Paternalism*, New Haven (CT), Yale University Press.
- Sunstein Cass R. (2023) "Hayekian Behavioral Economics", *Behavioral Public Policy*, vol. 7, pp. 170-188.
- Turkle Sherry (2012) "The Flight from Conversation", *New York Times*, April 21.
- Turner Fred (2006) *From Counterculture to Cyberculture: Stewart Brand, the Whole Earth Network, and the Rise of Digital Utopianism*, Chicago (IL), University of Chicago Press.
- Vaidhyanathan Siva (2018) *Antisocial Media: How Facebook Disconnects US and Undermines Democracy*, New York (NY), Oxford University Press.
- Varoufakis Yanis (2023) *Technofeudalism: What Killed Capitalism*, London, Bodley Head.
- Wiener Norbert (1948) *Cybernetics: Or Control and Communication in the Animal and the Machine*, New York (NY), John Wiley & Sons.
- Zuboff Shoshana (2015) "Big Other: Surveillance and the Prospects of an Information Civilization", *Journal of Information Technology*, vol. 30, pp. 75-89.
- Zuboff Shoshana (2019) *The Age of Surveillance Capitalism: The Fight for a Human Future at the New Frontier of Power*, New York (NY), Public Affairs Press.



*Elisabeth lisant, August Macke (1910),
(Bonn 10 août 2013)*

Vérité et démocratie

À propos de *Democracy and Truth* de Sophia Rosenfeld

Hervé Dumez

i3-CRG, École polytechnique, CNRS, IP Paris

Ce petit livre (Rosenfeld, 2019) pose en quatre chapitres la question de la relation entre démocratie et vérité en remontant au XVIII^e siècle, la source de la démocratie moderne. Il s'agit de comprendre la nature de la crise actuelle.

Le *Washington Post* avait calculé que, durant les 355 premiers jours de son premier mandat, Donald Trump avait menti 2000 fois, soit une moyenne de 5,6 mensonges par jour. Le cas est extrême, sans nul doute. Mais il repose sur une conception de la vérité qui tend à s'étendre :

The credibility of any source, indeed the very idea of verified knowledge itself, is thus thrown into question. (p. 7)

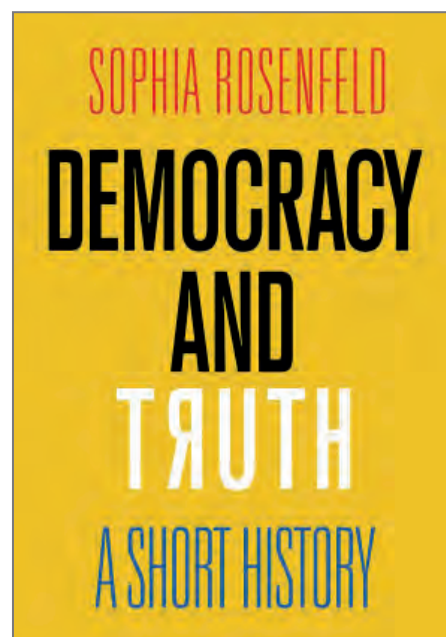
En fait, plus alarmant, les sondages montraient que beaucoup d'Américains croyaient Trump (et le croient toujours, le livre date de 2019) et le considéraient comme plus fiable que les autres hommes politiques.

La démocratie peut-elle fonctionner dans un tel rapport à la vérité ? Cette question en pose deux autres : de quel type de vérité parle-t-on, et quels sont les moyens d'établir cette vérité ? Étrangement, notre incapacité actuelle à trouver un socle commun à la réalité ne porte pas sur les opinions religieuses ou sur les questions morales, elle porte sur les faits. Le problème est aujourd'hui : que sont les faits ?

Au XVIII^e siècle, le mensonge est associé à la Monarchie. La République se doit d'être transparente et de dire la vérité : les délibérations des assemblées représentatives sont ouvertes au public. La vérité est établie par le pluralisme. La démocratie fonctionne sur deux piliers : le sens commun des masses et une élite aux contours nébuleux, très éduquée et fiable (*trustworthy*). Le processus de prise de décision repose sur une parole simple et directe (*plain speech*) et libre (*free speech*).

The idea was that competition—among ideas, thinkers, texts—would, in a world in which it was hard to be certain, ultimately work to dislodge errors in fact and interpretation alike and to advance real knowledge, especially when it came to religious or philosophical claims. Truth would always be more persuasive than falsehood in the end. (p. 33)

Cela, c'est la théorie telle qu'elle est développée par les philosophes. Une démocratie repose sur deux piliers : chaque citoyen décide en



fonction des informations dont il dispose et de sa raison, de son bon sens ou sens commun, sans être contaminé par les intérêts des groupes auxquels il appartient (un serviteur n'a pas le droit de vote parce qu'il serait influencé, voire contraint, par son maître) ; une élite, mieux éduquée, mieux informée, éclaire le choix des citoyens, en étant animée par le bien commun, sans être elle-même contaminée par les intérêts des groupes auxquels elle appartient. Comme la situation est idéale et dans les faits impossible, Rousseau puis Madison dans le *Fédéralist Paper* n° 10, expliquent que les groupes d'intérêts peuvent se neutraliser pour autant qu'ils soient nombreux à s'exprimer, et qu'ils soient à peu près équilibrés en termes de pouvoir, pas trop inégaux.

La réalité pratique est éloignée de l'idéal, dès les commencements. Le premier des présidents modernes, et sans doute le plus admiré, Washington, en 1796, à la fin de son mandat, note que :

[the gazettes have] teemed with all the Invective that disappointment, ignorance of facts, and malicious falsehoods could invent, to misrepresent my politics and affections, to wound my reputation and feelings, if not entirely destroy, the confidence that you [the public] have been pleased to repose in me. (cité p. 13)

Sophia Rosenfeld commente :

In fact, fights about the way to truth, sociologically and methodologically, may be as central as fights about sovereignty and representation. (p. 37)

Elle s'appuie alors, de manière originale mais juste, sur une analyse de Robespierre lui-même, en pleine tourmente révolutionnaire, qui fait l'expérience de la double menace sous laquelle vit une démocratie :

La démocratie périclite par deux excès, l'aristocratie de ceux qui gouvernent ou le mépris du peuple pour les autorités qu'il a lui-même établies ; mépris qui fait que chaque coterie, que chaque individu attire à lui la puissance publique, et ramène le peuple, par l'excès du désordre, à l'anéantissement ou au pouvoir d'un seul. (Robespierre, 1794, p. 27)

Il est probable que les deux sont liés : les élites se corrompent et, en réponse, le peuple finit par renverser les institutions qu'il a lui-même établies ou au moins acceptées.

Le chapitre 2 du livre est intitulé « Les experts à la barre ». Il décrit la montée de l'expertise dans l'histoire moderne. L'analyse moderne de la démocratie s'ancre dans le XVIII^e siècle et les lumières. Elle est ambiguë. D'une part, il y a l'idée que le peuple doit décider. Mais, d'autre part, les penseurs du XVIII^e siècle estiment

que le peuple n'est pas assez éclairé. Le mouvement dit du « despotisme éclairé » veut faire le bien du peuple sur la base d'une expertise scientifico-philosophique et l'on voit apparaître l'embryon d'une bureaucratie de la connaissance avec les espions, les géographes et leurs cartes, les médecins, les théoriciens de l'économie politique. On parle d'une « république des lettres ». Il y a cette montée d'une nouvelle classe, les travailleurs de la connaissance, et une méfiance à l'égard de tous ceux qui ne sont pas assez « éclairés » pour pouvoir



Nature morte aux livres, Jan Davidszoon de Heem (1628)
(La Haye, 8 août 2013)

participer à la prise de décision, dont les femmes qui n'obtiendront le droit de vote que très tardivement.

Republics have never really meant that all views will, in the political realm, garner equal weight or attention. (p. 58)

Notamment, il y a l'idée que Madison exprime dans le *Federalist Paper* 57, que les dirigeants (*rulers*) doivent être les hommes qui possèdent la plus grande sagesse de discernement et la vertu la plus haute, pour assurer le bien commun de la société. La France républicaine adopte une approche centralisée : le peuple doit être éclairé et formé dans des écoles, avec des instituteurs, et l'État va assurer la formation de ces maîtres par des écoles normales, et une école normale supérieure qui formera les professeurs. L'instruction vient d'en-haut et doit être contrôlée par l'État. Madame de Staël parle d'une « aristocratie des meilleurs ».

It is, though, the shared goal of early republican leaders, European and American alike, that draw our attention: combining the idea of the rule of the people with a truth-regime in which a particular, well-trained elite sector is primarily entrusted with defining both the how and the what. (p. 61)

Pour que la démocratie puisse fonctionner, il faut que le peuple soit éclairé, c'est-à-dire qu'il ne soit pas aveuglé, manipulé, par le mensonge. Il faut qu'il ait accès à la vérité. Or, la vérité ne s'impose pas d'elle-même. Elle doit être produite par une élite qui respecte les règles de sa production. Le XIX^e siècle est celui de la généralisation de l'école primaire, de l'apparition des musées et de toutes formes d'éducation populaire, en même temps que le droit de vote s'étend à de nouvelles catégories. Mais il est aussi celui de la montée de l'expertise : les gouvernements en deviennent dépendants. L'idée d'un gouvernement fédéral américain tout petit avant que le *New Deal* ne le fasse exploser est un mythe. Le gouvernement fédéral est le premier à instituer un recensement régulier, réforme que les États européens vont tous adopter. Le mot *statistics* apparaît pour la première fois dans un dictionnaire américain en 1803. Le mot a une double connotation : il s'agit de la connaissance qui est nécessaire aux États pour se bien gouverner, et il s'agit d'une connaissance qui décrit l'état des choses, une connaissance objective des faits. Or, tout est politique dans un recensement : les Américains recueillent des données sur les origines raciales de manière ce que les minorités soient pleinement reconnues, les Français interdisent toute donnée concernant ces origines. Dans le même temps, la division du travail qui donne lieu à la révolution industrielle touche également la connaissance. La division floue entre connaisseurs et amateurs cède le pas devant l'apparition d'experts spécialisés organisés en associations, ayant leurs journaux et leurs congrès.

Doctors, engineers, various other kinds of "scientists" (yet another nineteenth-century neologism on the knowledge front): the tendency was increasingly to generate research findings by means and in forms, including statistical ones, that were largely incomprehensible to ordinary people, but also often incomprehensible across different professional fields. Many educated people, it seemed, knew more than even about less and less. (p. 69)

En 1899, Dewey reformule l'idéal démocratique. Dans un monde idéal, les experts n'influencent pas la décision, ils mettent à disposition du public, qui lui décidera, les faits cruciaux dont dépend une bonne politique. Le point décisif concerne les méthodes pour débattre et persuader. Le problème, identifié par Weber, est qu'on a vu apparaître une nouvelle classe, celle des experts, qui, comme toutes les classes, a ses intérêts propres.

Bureaucrats were destined to become an interest group unto themselves and thus, over time, to undermine the exercise of popular sovereignty. (p. 78)

On a aujourd'hui des experts et des consultants partout, gouvernement, ONG, entreprises, associations, etc., et des consultants pour consultants, et des conseillers pour conseillers. Stuart Mill avait annoncé le phénomène en parlant de pédantocratie. La frontière entre la science et le conseil est partout en train de se brouiller.

What that ultimately means is that old—and some would argue, outdated—boundaries between expert research and advocacy, objective facts and advertising, suasion and outright purchasing, have increasningly disappeared, and policy has less and less to do with the democratic will—even if it isn't presented that way. (p. 89)

Dès lors, comment s'étonner que le public ait perdu confiance et soit prêt à écouter n'importe quel politicien qui, avec l'aide de certains médias défendant des théories conspirationnistes, leur explique qu'il défend la vérité qui est celle du peuple contre des soi-disant experts qui ne défendent que leurs intérêts.

C'est de cette manière qu'il faut alors analyser la « réaction populiste ». En réalité, elle est aussi ancienne que la démocratie, ayant souvent pris la forme d'une revendication de droits. Par exemple, Olympe de Gouges, sous la Révolution, réclame le droit de vote pour les femmes en arguant du fait qu'elles sont plus proches du bon sens que les lettrés et savants. La même analyse est au fondement de la création des jurys populaires pour prendre les décisions en matière de droit. Le populisme moderne s'inscrit dans cette tradition. Il ne s'agit pas d'une idéologie à proprement parler, plutôt d'une argumentation qui démarre par l'exaltation du peuple et des vertus populaires, qui se conjugue avec l'idée d'une conspiration menée justement pour écarter le peuple des décisions qui le concernent et qui conduit au rejet de l'expertise et de toutes les institutions, normes, valeurs, procédures qui vont avec l'expertise. Le point central renvoie à la connaissance supérieure du peuple et à ses vertus, par opposition à des connaissances soumises à et défendant des intérêts particuliers (une expertise vendue) et donc à la corruption. Le climat émotionnel est celui de la nostalgie, qu'exprime parfaitement le slogan : *Make America Great Again*. Le programme procède en deux temps : il faut ouvrir les yeux et dénoncer le complot, puis neutraliser les complotistes (Washington DC, Bruxelles). Le rejet de la science est fondamental :

[populists] tend to reject science and its methods as a source of directives, embracing in many cases emotional honesty, intuition, and truths of the heart over dry factual veracity and scientific evidence, testing and credentialing. (p. 102)

La théorie du complot est aussi ancienne que la démocratie moderne : les révolutionnaires, en Amérique comme en France, se sont servis d'elle pour abattre la royauté. Mais elle s'est ensuite retournée contre la république. La Terreur est vue par ses tenants comme une réponse au complot monarchiste qui menace de toute part la Révolution. Mais la théorie du complot se retrouve en Amérique dès les premières années de la république, autour de la création des Cincinnati (Dumez, 2025). Burke dénonce les « *sophisters, economists, and calculators* », les idéologues qui ont conduit la Révolution française, et, aux États-Unis, Jefferson lui-même est présenté comme un faiseur de systèmes. Il est alors nécessaire de revenir au sens commun, au bon vieux bon sens. Le mouvement est de gauche comme de droite.

Aux États-Unis, sa première grande manifestation politique est la campagne qui oppose Andrew Jackson à John Quincy Adams. Le premier, pourtant l'un des plus grands propriétaires d'esclaves du Tennessee, se présente comme un homme du peuple ordinaire et dénonce le second d'un méprisant *Harvard man*. Par la suite, dans

l'histoire américaine, le populisme s'exprime dans la création de partis nouveaux, opposés aux deux grands partis traditionnels, et ne parvient pas à s'imposer sur la scène politique. En Europe, on trouve des expressions de ce type avec par exemple Napoléon III, qui joue de l'ambiguïté droite-gauche, et procède par plébiscites qui en appellent directement au peuple en court-circuitant les institutions intermédiaires.

Dans la période récente, on retrouve la rhétorique traditionnelle chez Nixon et Reagan, mais aussi en Europe chez Jacques Chirac s'en prenant à la technocratie. On peut la déceler à gauche, mais elle se développe surtout à droite. Les partisans du Brexit déclarent : « *I think people in this country have had enough of experts* » ou « *There is only one expert that matters and that's you, the voter.* » Un certain nombre de facteurs ont favorisé le développement de cette réaction populiste. Le premier est la montée du fondamentalisme, qui oppose la vérité de la religion à la pseudo vérité de la science. Celle-ci a fortement touché les États-Unis, moins l'Europe. Les autres sont plus partagés. Il s'agit de la complexité croissante des problèmes qu'affrontent nos sociétés, d'ampleur planétaire, comme le réchauffement climatique, le terrorisme ou les réfugiés.

Trump apparaît alors comme le « *nastier, crasser, and more belligerent* » des populistes, mais il s'inscrit bien dans une tradition et une forme de continuité. Il se réclame ouvertement d'une intuition et d'un bon sens en rupture avec la connaissance des experts, y compris des scientifiques. Il expose le pays aux trois risques cruciaux du populisme. Celui, tout d'abord, des décisions symboliques et irrationnelles, telle la construction d'un mur continu à la frontière des États-Unis, dont tous les experts pensent qu'il sera extrêmement coûteux et inefficace. Le risque, ensuite, de la fracturation de la société, le peuple opposé à une série de boucs émissaires, avec notamment une montée du racisme, de l'antisémitisme, de la xénophobie, mais même de la violence à l'égard des adversaires politiques. Celui, enfin, le plus alarmant, d'une forme de disparition de la démocratie. On le voit avec Viktor Orbán en Hongrie ou Erdogan en Turquie, avec la mise au pas de la presse et la mise en prison des opposants. La question se pose pour Trump. Il pratique le mensonge systématiquement (voir le début de ce compte rendu), en réalité comme une pratique du pouvoir, sur toute chose et sur tout le monde. Soit il faut accepter ce qu'il dit, accepter l'illogisme et le mensonge, soit se désengager, ce qu'avait identifié Arendt dans son analyse du totalitarisme. Il faut surtout remettre le bon sens sur ses pieds.

Reste à savoir comment tournera Trump et le doute – effrayant – subsiste : les États-Unis qui n'ont jamais connu une rupture de la démocratie vont-ils la connaître ?

Le vieil imaginaire de la démocratie, complexe et délicat dans ses équilibres et tensions, apparaît en tout cas mal en point.

As we've seen, the democratic imaginary has depended since the eighteenth century on a vision of active debate but also cooperation across wealth, educational, religious, and ideological divides, fueled by a commitment to plain speech, free speech, and a variety of mediating and educational institutions, starting with the press and now including public schools, political parties, research institutes, and more. (p. 130)



Saint Jean, XIV^e siècle,
église de San Esteban,
(Burgos 9 avril 2025)

Le dernier chapitre du livre examine l'avenir de la démocratie à l'âge du mensonge. Le développement d'Internet était porteur de tous les espoirs pour l'avenir de la démocratie : la connaissance était mise à la disposition de tous, chaque citoyen pouvait éclairer ses décisions et ses votes. L'espoir a pourtant tourné au cauchemar. La vérité s'est trouvée mise sur le même plan que les *fake news*. Est-ce le fait du postmodernisme, de l'influence de Foucault et autres ? Il est tentant de le penser : effectivement, la *French Theory* a miné la confiance dans la science et l'expertise. Foucault pourrait être vu comme l'inspirateur des positions trumpiennes. Les deux en tout cas combattent les Lumières et la confiance en la science. Sophia Rosenfeld relativise pourtant à bon droit. Le point fondamental est sans doute plus à chercher du côté de l'évolution des médias. En 1987, la Federal Communications Commission (FCC) abandonne la doctrine qu'elle avait formulée en 1949, selon laquelle les auditeurs de la radio devaient se voir garantir une information « *honest, equitable, and balanced* ». Le tournant est à la fois symbolique et profond. En 1996, Fox News crée un nouveau type de média, mêlant en continu, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, les événements en cours de déroulement et une opinion politique partisane, avec une orientation claire d'opposition à la presse traditionnelle supposée biaisée et vendue à l'*establishment* et à ses experts. Le style favorise l'expression d'idées qu'une société policée avait tenté de bannir. Puis vinrent les réseaux sociaux, qui aggravèrent l'affaiblissement de la distinction entre vérité et fausseté. En 2018, une recherche parue dans *Science* montra que les *fakes news* et les rumeurs se diffusaient bien plus vite et bien plus largement que les histoires réelles. Le rôle des plates-formes est ici avéré. Elles favorisent les nouvelles qui ont une dimension de provocation. Un tweet expliquant que les migrants mangent les chiens des bons Américains fait aussitôt le buzz. L'effet est amplifié par le fait que les plates-formes refusent de jouer un rôle quelconque dans le contrôle de l'information. La logique mercantile, le pur business, se conjugue ici avec une idéologie de la liberté : chacun doit être laissé juge de ce qu'il estime vrai ou faux, personne ne doit dicter au public ce qu'il doit croire vrai ou non.

Freedom of expression has also been enlisted and weaponized as a practical tool in justifying the for-profit circulation of disinformation, as in the case of media platforms like WordPress' refusing to take down fake sites or fake ads or fake information. (p. 156)

On est en plein dans ce que Theodore Roosevelt dénonçait déjà en 1912 : « *The unholy alliance of corrupt business and corrupt politics* » (cité p. 157).

Le troisième problème est la masse d'information disponible. Au lieu de chercher à s'informer de manière pesée dans cette jungle, chacun a tendance à se créer ses propres réseaux d'information, se créent alors des « *bulles d'information*. » Elles expliquent les émeutes violentes lorsqu'une rumeur se répand.

L'histoire peut-elle nous servir à élaborer des réponses possibles ? Comme le note fort justement l'auteur, probablement pas.

History gives us little by way of precise lessons or answers—ever. More often it helps us to see the complexities, like the intersection of long- and short-term “causes” or the relationship between structure and contingency. (p. 158)

Et la liste de vœux pieux et de réflexions de bon sens qu'elle aligne en conclusion n'est en effet pas pour nous rassurer. Il faut que l'erreur et le mensonge soient publiquement montrés et dénoncés. Certes. Il faut organiser la pression sur les plates-formes pour qu'elles régulent, et encadrer le fonctionnement de leurs algorithmes. Il faut protéger les élections (effectivement, peut-être pour la première fois dans leur histoire, les

démocraties se voient menacer dans leur fonctionnement le plus fondamental). Il faut protéger l'indépendance de la justice comme celle des universités, deux institutions dont l'essence même est l'établissement de la vérité, sous des formes différentes. Le simple fait d'avoir à formuler de tels impératifs dit assez dans quelle situation nous nous trouvons. Il faut s'interroger sur le fonctionnement du capitalisme, le destin de la démocratie étant lié au sien. Cela semble plus problématique. L'auteur semble plutôt en faveur de la démarche européenne que de l'approche américaine.

It may well be time to consider modifying free speech laws to limit the damage that free speech can do. (p. 163)

On peut s'interroger : si des dispositions législatives sont prises en ce sens, que se passera-t-il si les populistes parviennent au pouvoir ? Ne les tourneront-ils pas à leur avantage, considérant que la vérité est de leur côté et qu'il faut censurer la parole des experts indépendants et de leurs opposants ?

L'ultime conclusion du livre porte sur la fragilité de la démocratie, que la chute de la République de Weimar a illustrée. La vérité ne s'établit jamais d'elle-même, elle requiert un complexe d'institutions fragiles qu'il faut chérir et entretenir comme nous le pouvons ■

Références

Dumez Hervé (2025) "Cincinnatus", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 21, n° 1, pp. 57-63.

Robespierre Maximilien (1794) *Rapport sur les principes de morale politique qui doivent guider la Convention nationale dans l'administration intérieure de la République : fait au nom du Comité de salut public, le 18 pluviôse, l'an 2e de la République*, Paris, De l'Imprimerie des 86 départemens, rue fauxb. Poissonnière, no. 2.

Rosenfeld Sophia (2019) *Democracy and Truth. A Short History*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.



*Laboratoire d'alchimiste, Thomas Wyck
(Musée des Beaux-Arts de Caen, 17 mai 2025)*

Le populisme comme faillite de l'expertise

À propos de *The Weaponization of Expertise* de J.H. Russell & D. Patterson

Hervé Dumez

i3-CRG, École polytechnique, CNRS, IP Paris

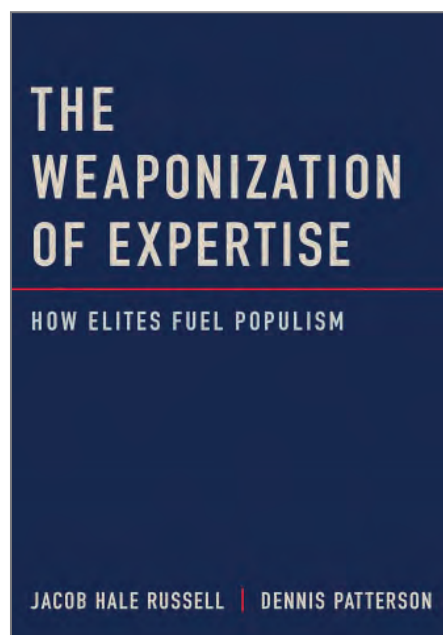
Un an après le livre de Sophia Rosenfeld (2024) était publié celui de Jacob Hale Russell et Dennis Patterson (2025), venant donner un éclairage complémentaire sur le populisme. Éclairage dérangeant, disons-le, puisqu'il examine la relation entre expertise et populisme. Ce dernier est souvent associé à la xénophobie, voire au racisme, et à des opinions souvent qualifiées d'extrême droite. Mais, en réalité, il existe un populisme de gauche. Aux États-Unis, celui de Bernie Sanders n'a rien à envier à celui de Trump. La racine du populisme est donc ailleurs :

At its most basic level, populism is the rejection of the elites by the masses [...] We understand populism as a rational response to a public sphere that is the product of elite capture. (pp. 6-7)

Une incapacité à comprendre ce point fondamental provoque une stupéfaction face aux antivax, et à la faculté de défendre des thèses aussi absurdes que la platitude de la terre, le refus d'admettre la réalité du changement climatique, et autres. En réalité, la racine de ces comportements et opinions est une réaction aux comportements de l'élite (qui se définit essentiellement par une formation supérieure), un dévoiement routinier de l'expertise dans la sphère publique (« *a routine misuse of expertise in the public sphere* » – p. 3), une pathologie réelle de l'élite (« *a real elite pathology* » – p. 7).

De quelle nature est cette pathologie ? Elle réside dans ce que Evgeny Morozov a appelé le « solutionnisme » : l'idée selon laquelle les problèmes des politiques publiques sont de nature technique et doivent être résolus par des experts. Dès lors, le pas est vite franchi qui consiste à penser que les masses manquent de formation et de connaissance, et qu'elles doivent donc confier le pouvoir de décision aux gens qui savent, c'est-à-dire les élites.

Expertise is the primary tool by which elites claim legitimacy and justify their authority. Thus, when expertise is routinely and demonstrably misused, legitimacy erodes. Elites are very good at diagnosing the failure of voters to heed expert warnings. They are less successful at diagnosing themselves. "Follow the science," to take an overworn axiom from recent years, represents a painful abuse of the idea of expertise. It begs the question and implies that complicated trade-offs over societal values are not matters of public judgment, which in turn stifles discussion and debate. (p. 3)



Si l'idée s'impose que les décisions politiques doivent être dictées par la science, la démocratie recule. Et s'il apparaît que la « science » peut se tromper, le populisme devient une réponse rationnelle. En affirmant que sa politique était sans alternative possible parce que fondée sur l'expertise (*alternativlos*), Angela Merkel a par exemple fait naître Alternative für Deutschland (l'AFD).

L'expertise s'est en réalité éloignée de ce qu'elle devrait être, pour sombrer dans l'*hybris*.

Expertise should rest on humility, doubt, scepticism, and open dialogue, but the elite line of argument turns science into dogmatism. (p. xiv).

On peut ici faire référence à Pielke (2007 ; voir Dumez, 2023). Le résultat est une tragédie pour l'expertise. Plus le populisme croît, plus en effet les élites lui opposent une expertise au dogmatisme renforcé. Pour les auteurs, le populisme doit donc être analysé sur un plan épistémologique.

Les termes « élite » et « peuple » sont mal définis. Ce n'est pas pour cela qu'il faut les négliger. Ils se définissent l'un par rapport à l'autre à partir de la division du diplôme (*diploma divide*). 40 % des Américains ont un diplôme universitaire du niveau bachelor. Mais, à la chambre des Représentants, ils sont 94 % et au Sénat, 99 %. Un Représentant sur dix, un Sénateur sur huit sont diplômés de Harvard. Jusqu'en 2004, les non diplômés votaient en majorité pour le parti démocrate. Depuis cette date, ils ont délaissé ce parti. Plus de huit millions d'Américains qui avaient voté Obama ont voté Trump lors de la première élection de ce dernier.

Le populisme semble être un concept trop flou pour être opératoire. Les auteurs pensent qu'il peut être en réalité défini par trois dimensions : le culturel, l'économique et le politique.

Pour eux, comme exposé ci-dessus, le culturel tourne autour de l'éducation et de la scission du diplôme. Les classes sont désormais définies par une séparation culturelle : les élites envoient leurs enfants dans les grandes universités et écoles, font leurs courses dans les *whole foods Markets* (des magasins bio) et boivent des expressos. Les classes moyennes célèbrent la famille et la religion.

Educational levels do not just reflect social class, they are constitutive of it. Graduating from college is a class act that both enacts class status and reproduces it. (Williams, 2019, cité p. 98)



Les Beaux-Arts, Nicolas-Henry Jaurat de Bertry (Bordeaux, 12 août 2022)

Dans 38 universités américaines (*colleges*), dont 5 appartenant à la Ivy League, le nombre d'étudiants issus des 1 % de la classe la plus aisée est supérieur au nombre d'étudiants issues des 99 % du reste de la population. Sur le plan économique, les revenus des classes moyennes stagnent depuis des dizaines d'années, avec une hausse des prix de l'habitat. L'automation et la globalisation ont porté atteinte à l'emploi industriel dans les pays développés. Après l'industrie, ce sont les services qui vont être touchés. Le problème n'est pas seulement l'argent. Le revenu minimum n'est pas un enjeu politique, n'étant pas souhaité.

Esteem, respect, and dignity are as important as paycheck. (p. 102)

Depuis au moins Reagan et Thatcher, la dérégulation, le libre commerce, ont été présentés par les élites comme la seule solution possible. Les gouvernements de gauche, Bill Clinton ou Tony Blair, n'ont pas prôné une autre voie. Sur le plan politique, il faut en revenir à Hirschman. Ceux qui ne sont pas d'accord avec quelque chose ont le choix entre *exit* et *voice*. Pour la plupart des gens, la sortie n'est pas une option. Reste l'expression. Or, les réseaux sociaux ont fourni une nouvelle manière d'exprimer son mécontentement. Mais cela ne suffit pas. Comment expliquer le populisme ? Probablement par le fait que les mécontents ont le sentiment qu'ils ne sont de toute façon pas entendus. Après le Brexit, les élites ont expliqué qu'on ne pouvait pas faire confiance au peuple pour voter intelligemment. On est en réalité dans un cercle vicieux que les auteurs décrivent de la manière suivante :

We see populism as a series of moves. It begins with a big bluff by elites, who overclaim about their expertise and arrogate public policy to themselves. The populists respond in anger. They are skeptical of the claims of elites and believe that common sense can and should guide policy. Rather than taking these challenges seriously, elites double down on their initial bluff, blaming populism on misinformation, wrongly interpreting disagreement as coming in bad faith, and censoring political discourse. (p. 103)

Il a été dit plus haut qu'il fallait analyser le populisme sous son angle épistémologique. Les auteurs précisent leur pensée de la manière suivante :

We think skepticism and faith in common sense form the epistemic core of populism. (p. 106)

Les élites, par contre, analysent cette position épistémique comme un défaut d'information ou un attrait pour la désinformation. En réalité, le scepticisme a une longue tradition philosophique et scientifique.

What is our point? Elite critique of populist skepticism is hyperbolic. Skepticism is not the same as radical denialism, nor is it psychological affliction. (p. 115)

Pour les auteurs, il faut donc adopter une autre attitude, selon laquelle :

[...] many policy matters are a matter of both facts and values and [...] some values (i.e., those of ordinary folks) are as worthy of protection as other values (i.e., elite preferences). (p. 115)

Là encore, le diagnostic est sans aucun doute pertinent, et les voies de sortie de l'inquiétante situation actuelle restent obscures ■

Références

- Dumez Hervé (2023) "Le rôle du scientifique dans la décision politique. À propos de The Honest Broker de Roger A. Pielke Jr.", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 19, n° 2, pp. 43-48.
- Pielke Roger A. Jr (2007) *The Honest Broker. Making Sense of Science in Policy and Politics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Russell Jacob Hale & Patterson Dennis (2025) *The Weaponization of Expertise*, Cambridge (MA), The MIT Press.
- Williams Joan C. (2019) *White Working Class*, Cambridge (MA), Harvard Business Press.



*Sainte Anne apprenant à lire à la Vierge, Juan Porcel (XVIII^e siècle)
(Valladolid, 8 avril 2025)*

Comment disparaît la liberté À propos de *Comment meurt la littérature* de Orwell

Hervé Dumez
i3-CRG, École polytechnique, CNRS, IP Paris

Face au fascisme poutinien, aux développements illibéraux de Trump, Orban et autres, il n'est pas rare d'entendre : il faut relire Orwell. Excellente remarque.

En 1945, le Pen Club organise une conférence pour les trois cents de l'*Areopagitica*, un pamphlet dans lequel Milton défend la liberté de penser et de publier. Orwell est invité à une des tables rondes avec trois autres intervenants. L'événement est symptomatique en lui-même : personne ne parle de Milton et l'un des conférenciers légitime les purges sanglantes organisées en URSS. On défendit, note amèrement Orwell, autant la censure que la liberté de penser.

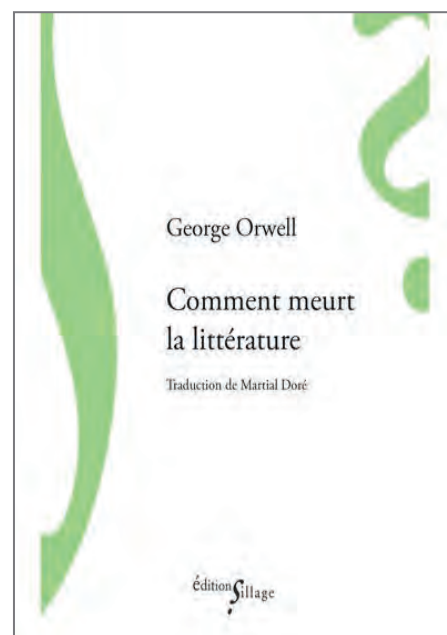
À l'époque, le totalitarisme hitlérien a été rayé de la face du monde, mais reste le totalitarisme soviétique. Le Royaume-Uni apparaît comme une démocratie protégée et solide, mais elle est traversée néanmoins, comme les autres pays libéraux, de tendances que l'on appellerait aujourd'hui illibérales. Intitulé *Comment meurt la littérature*, le petit texte qu'Orwell publie un an après la réunion du Pen Club pourrait s'appeler encore plus justement *Comment meurt la liberté*.

Son analyse du phénomène se joue sur trois plans : les politiques à tendance totalitaire, les intellectuels, le reste de la population.

Orwell ne théorise pas la tendance totalitaire, il l'analyse par un certain nombre de pratiques. La première, constitutive, est la réécriture de l'histoire :

Un État totalitaire est en réalité une théocratie, et sa caste dirigeante, pour conserver sa position, doit être considérée comme infaillible. Mais dans la mesure où, en pratique, personne ne l'est, il devient souvent nécessaire de réécrire le passé, pour démontrer que telle ou telle erreur n'a pas été commise, ou que tel ou tel triomphe imaginaire a réellement été remporté [...] De fait, le totalitarisme impose une altération continuelle de l'histoire, et sur le long terme le rejet de l'idée même de vérité objective. Les sympathisants qui comptent le totalitarisme dans ce pays [le Royaume-Uni] ont souvent tendance à objecter que la vérité absolue est inaccessible et qu'un gros mensonge n'est pas pire qu'un petit. (pp. 23-24)

Et cela n'est-il pas vrai ? Les historiens réécrivent l'histoire en permanence. La vérité absolue n'est pas possible en histoire, pas plus que dans les sciences. Certes. Mais les historiens ne réécrivent



pas les faits. Ils peuvent, avec la découverte de pièces, d'éléments nouveaux, les réinterpréter. Suivons ici Anna Arendt :

Durant les années 20, Clémenceau, peu avant sa mort, se trouvait engagé dans une conversation amicale avec un représentant de la République de Weimar au sujet des responsabilités quant au déclenchement de la Première Guerre Mondiale. On demanda à Clémenceau : "À votre avis, qu'est-ce que les historiens futurs penseront de ce problème embarrassant et controversé ?" Il répondit : "Ça, je n'en sais rien, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'ils ne diront pas que la Belgique a envahi l'Allemagne". (Arendt, 2005, p. 304)

Les historiens, non. Les illibéraux ou les totalitaires n'auront pas de scrupule à réécrire les faits. Du temps d'Orwell déjà, l'histoire russe passait sous silence le pacte germano-soviétique du 23 août 1939 signé entre Hitler et Staline et préparant le partage de la Pologne entre les deux totalitarismes. Elle ne le réécrivait pas : elle le supprimait en tant que fait.

Notons que le processus de réécriture touche la littérature elle-même.

Quant à la littérature du passé dont on se souviendrait, il faudrait la faire disparaître, ou tout au moins la réécrire minutieusement. (pp. 45-46)

Quand on commence à toucher à la langue, quand on se met à réécrire les auteurs du passé parce qu'ils utilisent des mots ou des idées aujourd'hui choquantes, une forme rampante de totalitarisme se développe, fût-il celui de la bien-pensance et du politiquement correct. Avant de s'attaquer à la liberté tout court, les illibéraux s'en prennent donc à la liberté de penser et imposent une histoire, une langue, des livres, des contenus artistiques régis par la censure et devenus officiels.

Quel rôle jouent les intellectuels dans le processus ?

À long terme, l'affaiblissement du désir de liberté parmi les intellectuels eux-mêmes est le symptôme le plus inquiétant de tous. (pp. 25-26)

Ils acceptent les réécritures, en les excusant. On imagine ce qu'Orwell aurait pensé de l'écriture inclusive ou des modifications apportées aux œuvres du passé au nom du politiquement correct, toutes poussées en avant par des intellectuels. À son époque, en France, on vit les Sartre, Merleau-Ponty, Aragon, Éluard, chanter les louanges du communisme, y compris dans ses horreurs staliniennes. Les intellectuels ont ce pouvoir de développer les argumentations les plus subtiles pour se protéger du réel et soutenir les vellétés illibérales.

L'argument selon lequel dire la vérité serait « inopportun » ou « ferait le jeu » des uns et des autres est censé être sans réplique, et peu nombreux sont ceux que dérange l'idée qu'ils approuvent tacitement de voir imprimer des contrevérités dans les journaux ou les livres d'histoire. (p. 21)

Avant Orwell, Hannah Arendt avait vécu cette capacité des intellectuels eux-mêmes à se trahir en refusant le réel, en excusant l'inexcusable, en se taisant lorsqu'il fallait élever la voix, chaque fois en élaborant de superbes argumentations.

Les intellectuels allemands ont également eu leurs théories sur Hitler. Et des théories prodigieusement intéressantes ! Des théories fantastiques, passionnantes, sophistiquées et planant très haut, au-dessus du niveau des divagations habituelles ! J'ai trouvé cela grotesque. Les intellectuels se sont laissé prendre au piège de leurs propres constructions : voilà ce qui se passait en fait et que je n'avais pas bien saisi à l'époque [...] Je quittai l'Allemagne sous l'empire de cette idée, naturellement quelque peu exagérée : plus jamais ! Jamais plus aucune histoire d'intellectuels ne me touchera : je ne veux plus avoir affaire à cette société. (Arendt, 1987, pp. 237-238)

Et le reste de la population, le troisième élément après les porteurs du totalitarisme et les intellectuels ? Il est d'abord et avant tout indifférent.

Le grand public ne s'intéresse pas au problème [de la liberté d'expression] dans un sens ou dans l'autre. Il ne tient pas à ce qu'on persécute les hérétiques, mais ne se fatiguera pas à les défendre. Il est à la fois trop sensé et trop stupide pour adopter une mentalité totalitaire. Les attaques directes, volontaires, contre la probité intellectuelle viennent des intellectuels eux-mêmes. (pp. 46-47)

Le grand public lit en réalité de moins en moins de productions intellectuelles et n'est donc guère concerné.

[les masses des pays industrialisés] sont de toute façon peu disposées à effectuer pour la lecture des dépenses s'approchant tant soit peu de celles qu'elles font pour d'autres types de loisir. Romans et nouvelles seraient probablement supplantés par les productions cinématographiques et radiophoniques. Ou, peut-être, un certain type de fictions sensationnalistes continuerait d'exister, fabriquées à la chaîne, de façon à réduire l'intervention humaine au minimum. (pp. 42-43)

Ce qui est diffusé en matière de fiction sur les radios (aujourd'hui, les réseaux sociaux) ?

Les chroniques radiophoniques sont confiées, en général, à des écrivains surmenés auxquels on a préalablement imposé un sujet et la manière de le traiter : même ainsi, ce qu'ils écrivent n'est encore qu'une sorte de matériau brut qui sera largement reformaté par des producteurs et des censeurs. (pp. 43-44)

Étrangement d'ailleurs, Orwell semble avoir même anticipé le rôle possible de l'intelligence artificielle.

Il serait sans doute à la portée de l'ingéniosité humaine de faire écrire des livres par des machines. Une sorte de processus mécanique peut d'ailleurs déjà être observé pour le cinéma et la radio, dans les publicités et la propagande, et dans les sphères inférieures du journalisme. (p. 43)

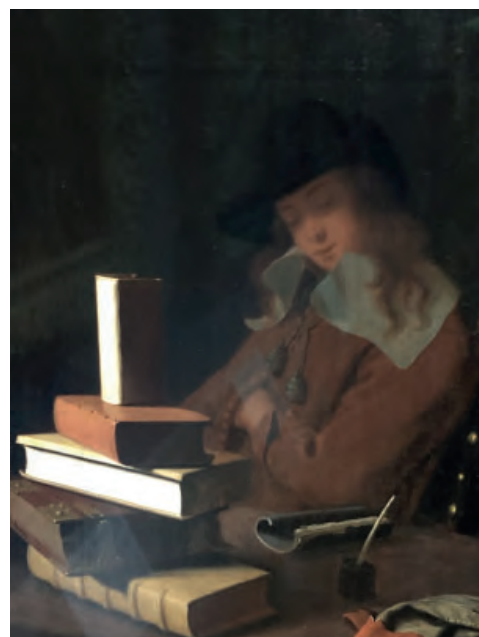
Plus que jamais, en effet, il faut relire Orwell ■

Références

Arendt Hannah (1987) *La tradition cachée*, Paris, Christian Bourgois.

Arendt Hannah (2005) *La crise de la culture*, Folio Essais.

Orwell George (2021/1946) *Comment meurt la littérature*, Paris, Éditions Sillage.



*L'étudiant endormi sur ses livres,
Constantin Verhout (1663)
(Stockholm Nationalmuseum, 28 mai 2023)*



Nature morte avec livre, Vincent Laurensz Van Der Vinne (1650), Riom 29 août 2025

Un conteur, plutôt que des compteurs pour transmettre l'art du gestionnaire ?

À propos du « *Conteur* » de Walter Benjamin

Michel Villette

Chez les gestionnaires, on dit encore parfois que ce qui compte n'est pas dans les comptes. Ne faudrait-il pas aller jusqu'à dire que ce qui compte serait mieux dit dans un conte ?

C'est à une méditation sur cette seconde assertion que pourrait nous inviter Walter Benjamin dans son essai intitulé « Le conteur », un texte qui traite de la disparition de l'art traditionnel du récit oral à notre époque contemporaine :

Le conte, qui, aujourd'hui encore, reste le premier conseiller de l'enfance, fut jadis le premier conseiller de l'humanité et se perpétue secrètement dans l'art du récit. Il enseigne aujourd'hui encore aux enfants que le plus opportun, pour qui veut faire face aux puissances de l'univers mythique, est de combiner la ruse et l'effronterie¹ [...] Son enchantement libérateur désigne la nature mythique comme la complice de l'homme. Cette complicité que l'adulte ne perçoit plus que de façon intermittente, l'enfant la découvre d'abord dans le conte et elle le rend heureux.

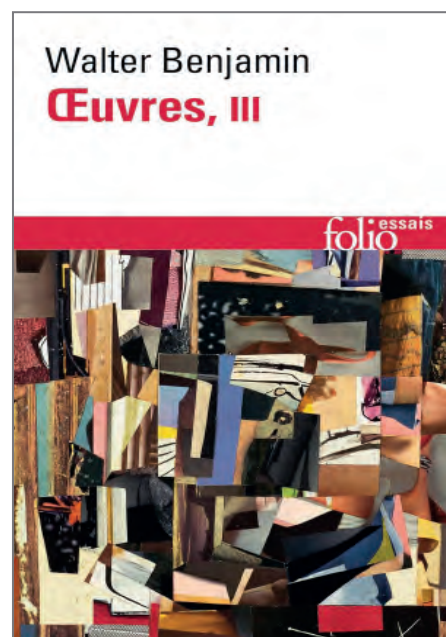
Walter Benjamin parle d'une « disparition » contemporaine de l'art du conteur, mais l'on peut se demander si l'art du conte a effectivement et définitivement disparu dans nos sociétés.

En me posant cette question, j'ai songé, par exemple, à l'art des rappeurs, une forme symbolique incarnée dans la parole et le corps, et qui raconte une histoire, un peu à la manière d'un conte. On peut admettre cependant avec Walter Benjamin qu'il s'agit là d'une forme symbolique populaire, et relativement dévaluée, voire discréditée, dans la mesure où elle ne fait pas partie de la culture légitime et n'est donc pas tout à fait prise au sérieux.

En effet, selon Benjamin, l'art du conteur est aujourd'hui privé de son aura traditionnelle au profit des savoirs scientifiques, des données quantitatives et des informations relayées par la presse et supposées nous transmettre des visions « objectives » (dépersonnalisées) de l'état du monde.

Comme nous le rappelle à juste titre Benjamin, le conte était le mode de transmission des savoirs favoris des paysans, des commerçants et des marins d'autrefois qui racontaient ainsi et

1. Walter Benjamin joue ici avec les mots *Mut* (courage) et *Übermut* (effronterie) auxquels il adjoint le terme insolite d'*Untermut*, comme équivalent de *List* (la ruse).



célébraient leurs traditions de métier. Ils évoquaient les exploits accomplis dans un temps reculé ou au-delà de lointains horizons par un héros, dont l'auditoire pouvait au passage admirer les habiletés et en tirer quelques enseignements pratiques, afin de se perfectionner dans le métier et de se bien conduire dans la vie.

On pense évidemment à Ulysse, à Simbad le marin, à Shéhérazade, à Hadji Baba d'Isphahan...

À nouveau, et pour discuter les affirmations de Benjamin, on peut songer à la mise en récit des exploits de héros contemporains comme Steve Job ou Elon Musk. La mise en récit de la vie de ces entrepreneurs d'exception apparaît comme une forme moderne du conte. Elle passe par des voies digitales et s'incarne sur des écrans, sans que soit complètement abolie l'incarnation dans un corps et une voix. Le héros apparaît sur grand écran, mis en image par un cameraman, alors que sa parole s'exprimait autrefois sous une forme bien vivante à la veillée, autour d'un feu de bois. Surtout, la mise en récit de la vie de ces héros contemporains ne fait pas écho à l'expérience vécue de la communauté des auditeurs. L'individu héroïsé s'est complètement extrait de la communauté de ceux qui écoute le récit de ses exploits, réalisés dans un monde auquel ils n'ont pratiquement aucune chance d'accéder. Dans ces conditions le conte peut faire rêver, mais il est dépourvu de valeur pratique, il n'instruit pas.

Benjamin affirme que, privé des appareils de médiatisation, nous sommes devenus incapables de bien raconter nos histoires. Il écrit :

L'art de conter est en train de se perdre. Il est de plus en plus rare de rencontrer des gens qui sachent raconter une histoire. S'il advient qu'en société quelqu'un réclame une histoire, une gêne de plus en plus manifeste se fait sentir dans l'assistance. C'est comme si nous avions été privés d'une faculté qui nous semblait inaliénable, la plus assurée entre toutes : la faculté d'échanger des expériences. (p. 115)

Pour justifier son propos, Benjamin fait remarquer que les militaires revenus des tranchées de la guerre de 1914 étaient pour la plupart incapables de raconter l'horreur qu'ils avaient vécue. Le broyage des humains par les machines, il leur paraissait impossible d'en faire un conte, le pacte narratif étant rompu par la violence des dispositifs techniques.

Les générations présentes, du moins en France, n'ont pas vécu d'expériences aussi traumatisantes, mais l'incapacité de beaucoup de gens à raconter des histoires de façon intéressante et poétique, et à leur donner une certaine aura, une certaine autorité, me semble un fait d'observation. Pour l'expliquer, il convient de se référer à un autre essai de Walter Benjamin, intitulé « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique » (2008/1939). Dans cet essai, l'auteur explique que l'aura du conte, indissociable de celle du conteur, se brise lorsque l'œuvre d'art devient reproductible, que ce soit par l'imprimerie, la radio, la télévision ou les sites internet.

En effet, accoutumés que nous sommes à regarder sur écran des films, des séries et des documentaires très élaborés, nous n'avons ni l'entraînement ni peut-être la confiance en soi nécessaire pour rivaliser avec ces médiums, si bien que nous ne sommes plus capables de prendre la parole pour raconter des histoires. C'est une faculté dont nous avons été dépossédés par des dispositifs techniques sophistiqués qui nous font, en quelque sorte, une concurrence déloyale.

L'aura du conte et du conteur dont Benjamin nous parle pourrait paraître une simple application d'un principe élémentaire d'économie : ce qui est rare a de la valeur, ce qui est disponible en abondance, parce que reproductible, vaut peu. Mais Benjamin

nous dit quelque chose de plus : L'aura du conte traditionnel vient du collectif, elle est le produit ritualisé des traditions de toute une communauté. En ce sens, elle s'oppose à l'œuvre signée par un individu, ou appropriée et vendue par une maison d'édition ou un producteur de film.

L'expérience transmise de bouche en bouche est la source à laquelle tous les conteurs ont puisé. Et parmi ceux qui ont couché leurs récits par écrit, les plus grands sont ceux dont le texte s'éloigne le moins de la parole des conteurs anonymes (...) Celui qui fait un voyage a quelque chose à raconter dit le proverbe, qui décrit donc le conteur comme quelqu'un qui a vu du pays. Mais l'on n'écoute pas moins volontiers celui qui, gagnant honnêtement son pain, est resté au pays et connaît les histoires et les traditions du cru. Si l'on veut se représenter ces deux groupes sous les traits de leurs prototypes archaïques, on peut dire que le premier s'incarne dans le laboureur sédentaire, le second dans le navigateur commerçant. (pp. 116-117)

Benjamin ajoute une précision intéressante en parlant des artisans médiévaux : le conte porte la trace d'une pratique. Il véhicule un savoir transmis par le conteur et actionnable par les auditeurs : il n'est pas seulement une distraction comme l'est souvent une série télévisuelle, mais la verbalisation rythmée d'une compétence et d'une manière d'être, célébrée par le collectif des auditeurs.

Au Moyen-Âge, du fait des règles corporative, le maître sédentaire et les compagnons itinérants travaillaient côte à côte dans les mêmes ateliers, et chaque maître avait lui-même voyagé comme compagnon, avant de se fixer dans son pays d'origine ou sous d'autres cieux. Si les paysans et les marins furent les maîtres anciens de l'art de conter, l'artisanat fut sa haute école. En lui la connaissance des contrées lointaines s'alliait à la connaissance du passé, que recueille plus volontiers le sédentaire. (p. 117)

La thèse d'un âge d'or du conte permet à Walter Benjamin de mettre le doigt sur un aspect perdu de nos existences : notre incapacité à exprimer, magnifier et consacrer le récit expérientiel et, plus profondément, à lui accorder une valeur de vérité face au scientisme objectivant, aux statistiques, aux données comptables et autres artefacts.

Or, nous dit Benjamin, le récit d'expérience est intimement lié aux savoirs pratiques dont il est l'expression.

De là à dire que Walter Benjamin, John Dewey et William James sont dans le même bateau pragmatiste, il n'y a qu'un pas.

L'intérêt pour les questions pratiques est un trait caractéristique chez beaucoup de conteurs nés. Le véritable récit présente toujours, ouvertement ou tacitement un aspect utilitaire. Celui-ci se traduit parfois par une moralité, parfois par une recommandation pratique, ailleurs encore par un proverbe ou une règle de vie- dans tous les cas le conteur est un homme de bon conseil pour son public. (p. 119)

Pour Benjamin, le conte n'est pas seulement une belle distraction, c'est une modalité d'accès à une pratique et à un régime de vérité. Le conteur est aussi un conseiller, c'est-à-dire celui qui dit l'histoire à des gens concernés, qui vont, suivant ses conseils, continuer l'histoire collective du groupe.

Porter conseil, c'est moins répondre à une question que proposer une manière de poursuivre une histoire en train de se dérouler. Celui qui demande conseil doit d'abord être capable de raconter cette histoire. Le conseil tissé dans l'étoffe même de la vie est sagesse. L'art du récit tend à se perdre, parce que l'aspect épique de la vérité, c'est-à-dire la sagesse, est en voie de disparition. (pp. 119-120)

En marxiste, Benjamin explique cette double disparition par « l'évolution historique des forces productives », ce mouvement qui, au cours des siècles et de façon tout à fait

progressive, aurait éliminé le récit du domaine de la parole vivante pour reporter l'aura (autrement dit la valeur de vérité) vers le « cinématographe » ou, plus généralement, vers tous les artefacts qui disent aujourd'hui ce qui est vrai, juste et bon : le digital, les séries statistiques, les bases de données, les modèles mathématiques et les énoncés de type scientifique.

Lecture de Walter Benjamin faite, ne devrions-nous pas nous entraîner à la mise en récit et au partage de nos expériences professionnelles plutôt que de vouloir à tout prix effacer toute implication personnelle dans les histoires que nous racontons ?



Saint Luc, retable de San
Mames (XVI^e siècle),
église San Esteban,
(Burgos, 9 avril 2025)

On peut se souvenir qu'avant la seconde guerre mondiale, le métier de conseil en management était peu développé en France, et que la mise en discussion de l'art d'administrer une entreprise se faisait principalement au sein de cercles patronaux, sur la base de témoignages de praticiens et d'échanges d'expériences.

Dans les années 1990, lorsque j'étais directeur d'études à l'institut Entreprise et Personnel (aujourd'hui disparu), la pratique d'une mise en récit des expériences professionnelles était encore vivace. Elle se retrouve encore aujourd'hui dans les séminaires de l'École de Paris du Management : ces lieux d'échange mettent en contact des praticiens qui se racontent leurs histoires, sans manquer de les embellir et d'en faire autant que possible des « contes », c'est-à-dire en les stylisant pour en tirer des enseignements destinés à informer la pratique des auditeurs.

À quoi bon supprimer le « Je » en vue d'atteindre la chimérique scientificité d'énoncés déterritorialisés, désocialisés, qui finiront morts aussitôt qu'énoncés dans la masse des écrits académiques numérisés ?

Pourquoi vouloir planer dans un espace discursif réputé « scientifique » parce qu'il est anglophone, déterritorialisé, hors société, hors communauté, hors culture ? ■

Références

Benjamin Walter (2000/1936) "Le conteur. Réflexions sur l'œuvre de Nicolas Leskov", in Benjamin Walter, *Œuvres III*, Paris, Folio Essais pp. 114-151.

Benjamin Walter (2008) *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique : Version de 1939*, Paris, Folio plus philosophie.

Dossier Claude Riveline (suite)



Un nouveau dossier Claude Riveline ? La richesse de sa pensée, ses dimensions multiples, le méritent. Le 26 mai 2025 a été organisé un hommage à l'École des Mines, qui a tant compté pour lui et qui lui doit tant.

Haïm Korsia met en évidence l'unité de pensée (et de vie) de Claude Riveline, intellectuel juif et penseur du management.

Ce lien apparaît dans une lettre dans laquelle Claude Riveline explique l'origine de l'analyse en termes de mythes, rites et tribus, et la tradition juive, celle du Maharal de Prague.

Frédéric Kletz revient sur le principe devenu adage, « *un coût n'existe pas.* »

Enfin, Hervé Dumez fait le portrait de Claude Riveline en penseur de l'action managériale.



Le dénombrement de Bethléem, Brueghel (Caen, 17 mai 2025)

Le professeur Riveline, l'homme des Mines qui était un pont

Haim Korsia
Grand Rabbin de France
Membre de l'Institut

Claude Riveline a été incontestablement une figure intellectuelle majeure en France. Il était reconnu pour ses travaux en gestion, mais aussi pour son apport considérable à la pensée juive contemporaine.

S'il a été Professeur aux Mines, il a établi des ponts inattendus entre l'analyse managériale qui est rigoureuse, dure, et la richesse de la tradition juive qui est molle, au sens qu'il ne les a pas segmentées. J'ai retrouvé un texte de Claude Riveline qui sera cité plus bas dans lequel il décrit lui-même son cheminement intellectuel pour sortir de cette obsession. Au fond, il pouvait « faire » du judaïsme sans expliquer que cela était du judaïsme. Je vais vous démontrer comment.

La carrière du professeur se distingue par cette double expertise. D'un côté, il est un théoricien de la gestion, connu pour son approche singulière de l'évaluation des coûts, arguant comme vous l'avez dit que « *le coût n'existe pas, seul existe le coût d'une décision* ». Quant à ses réflexions sur les organisations, les rites, les mythes et les tribus, Alain Vaniche a pu expliquer que cela relevait du judaïsme. Tout cela a marqué son enseignement et ses publications.

Mais d'un autre côté et de manière tout aussi fondamentale, Claude Riveline était un *haver*, qui signifie littéralement en hébreu un ami, c'est-à-dire un ami de la Torah. C'est ce qu'il a appelé lui-même, dans la vidéo que nous avons vue, un diplôme rabbinique, une reconnaissance de sa capacité à donner du sens au texte.

Il était profondément engagé dans la vie intellectuelle de la communauté juive. Il a étudié avec des figures majeures comme Manitou – le rabbin Léon Askénazi –, Émeric Deutsch qui était le président de la SOFRES (qui était comme un père pour moi ce qui fait d'une certaine manière de Claude Riveline... mon oncle) et les rabbins Daniel Gottlieb et Gilles Bernheim.

Il a contribué de manière significative à ce qu'on appelle l'École française de pensée juive, car il a énormément apporté au colloque des intellectuels juifs de France.

Pour lui, pour moi et pour nous, le judaïsme n'est pas qu'une religion ou une culture, c'est une grille de lecture du monde, une condition humaine poussée à son degré le plus aigu. Il voyait dans la tradition juive une source inépuisable de réflexion sur toutes les questions universelles, qu'il s'agisse de la morale, de l'histoire, de la nature de l'homme, et même de la gestion des organisations.

Parmi tous ses écrits sur le judaïsme, j'en distinguerai deux :

Le petit traité pour expliquer le judaïsme aux non-juifs, un texte fondamental, qui démystifie de nombreux aspects du judaïsme. Et le second, *Regard juif sur les non-juifs* qui est une inversion de point de vue : comment les juifs voient les non-juifs ? On s'inquiète toujours de la façon dont nous sommes perçus, lui a analysé comment les juifs voient les non-juifs. Ce fascicule m'a beaucoup touché car afin de lutter contre l'antisémitisme dans les écoles, j'ai commencé par faire venir des prêtres, des pasteurs et des imams dans les écoles juives. Les élèves en école juive n'ont jamais eu l'occasion de croiser ou rencontrer des prêtres, pasteurs et imams. De la même façon qu'il y a des images, des préjugés envers les juifs, nous avons aussi des préjugés envers les non-juifs.

C'est ce que Claude Riveline a fait avec ce génie du parallélisme dans un petit traité pour expliquer le judaïsme aux non-juifs et un traité pour expliquer ce regard des juifs sur les non-juifs.

Il s'est appliqué à montrer la pertinence de la tradition juive face aux défis de la modernité. Il a souligné comment les récits bibliques et les enseignements talmudiques pouvaient offrir des éclairages sur des grandes questions individuelles ou sociétales. Par exemple, il analyse les conflits entre nomades et sédentaires en interprétant Caïn et Abel. L'un qui offre à l'Éternel la terre, du lin, et l'autre qui offre un animal, la laine : l'un est sédentaire et l'autre nomade. Il a appliqué ces dynamiques aux défis de l'entreprise.

Il intégrait sa profonde connaissance des textes sacrés dans sa compréhension aiguë des sciences humaines. Claude Riveline a offert sa vision originale et éclairante du judaïsme, parce qu'il invitait chacun à puiser dans cette richesse millénaire pour comprendre le monde et donc se comprendre soi-même.

Dans un texte incroyable sur le corps, publié dans la collection dirigée par le grand rabbin Bernheim, Claude Riveline explique lui-même cette fidélité visible à la foi et à la pratique et l'implication dans la société qui, il est vrai, peut surprendre et questionner la laïcité. Il dit être passé par trois phases dans son évolution personnelle.

Dans la première phase, il a fait comme ses amis catholiques. Il avait des convictions religieuses qui étaient complètement séparées de sa vie professionnelle. Par la suite, il a eu une prise de conscience que la Torah peut répondre aux manques de la société et donc revendiquer qu'une partie de son enseignement vient aussi de sa compréhension des textes, puis le constat que la civilisation moderne a perdu de ses certitudes, et que les rituels et en particulier les rituels du judaïsme et ses textes sont toujours présents et peuvent structurer aussi une partie de cette société. C'est d'ailleurs complètement différent de la lecture de certains sur l'esprit et la lettre. Sa théorie c'est *naassé*, on doit faire, et au fond lorsqu'on fait quelque chose, on finit par donner du sens à ce que l'on fait. C'est *venishma*, je vais comprendre. Lorsque je marie des jeunes couples, je suggère fortement, pour ne pas dire j'exige, que le marié offre tous les vendredis avant *chabbat* des fleurs à son épouse. C'est un rituel, puis par la suite il donnera du sens à ce cadeau comme il le souhaite.

Claude Riveline a testé sur tous les types de public ses théories et cela a toujours fonctionné. Mais, de nos jours, les rites inquiètent et il semble à certains presque indécent d'en parler. Il donne un exemple dans ce fascicule. Il raconte que lorsqu'Abel Gance tourne Napoléon, il y a des figurants qui jouent soit des officiers soit des soldats. Les rôles et les uniformes sont distribués de façon aléatoire. Abel Gance se rend compte que pendant les pauses, les officiers mangent ensemble, et les soldats

mangent ensemble. Il y a d'ailleurs eu des études faites sur cette histoire incroyable. Au fond, oui l'habit fait le moine – ou l'habit fait le rabbin – dans notre cas, l'habit fait l'officier. De là, cette idée essentielle que oui, les rites créent du sens et créent une communauté humaine.

Il donne l'exemple du *chabbat* avec cet arrêt du travail pendant 25 heures, qui est la ritualisation de la vie affective, car c'est un temps pendant lequel on protège l'espace personnel. Avec Marie Balmary, une philosophe, catholique, apostolique romaine, nous avons lancé l'idée d'un dimanche numérique, afin de retrouver la capacité qu'on avait dans les familles d'avoir *a minima* le déjeuner dominical sans être harcelé par un, voire deux téléphones, posés sur la table comme si c'était un objet de contrôle permanent, afin que l'on puisse, au moins pendant ce temps, être vraiment avec les autres. Dans le judaïsme, c'est formidable car nous avons cela toutes les semaines, tous les chabbat. Pour le professeur Riveline, le chabbat n'est pas seulement respecter cet ordre énoncé dans les dix commandements, c'est la ritualisation de la vie affective, manger casher est la ritualisation des gestes tribaux, Kippour est la ritualisation de l'identité ancestrale. Même les personnes très éloignées du judaïsme dans la pratique, ont fait kippour. Et Pessah, c'est la ritualisation de l'initiation des enfants. C'était très émouvant d'entendre le panel précédent, car à sa façon, chacun a parlé de la soirée de Pâque. On enseigne à poser la question, on enseigne à ne pas accepter béatement les réponses qu'on nous donne ; on nous enseigne la transmission. Je voudrais d'ailleurs citer Elie Wiesel qui a écrit : *« vivre une expérience et ne pas la transmettre, c'est la trahir »*.

Claude Riveline cite la réponse de Marcel Pagnol à la question d'un journaliste qui lui demandait d'expliquer que sa pièce *Marius* soit traduite et jouée dans toutes les langues et partout dans le monde. Pagnol lui répond : *« Je pense que pour être de partout il faut d'abord être de quelque part »*. Et ce quelque part, pour Claude Riveline, était la France, les mathématiques, une forme de raison, la Bible et le Talmud.

Je vais conclure avec deux interprétations qu'il aurait pu vous offrir. Je le fais à sa mémoire et presque à sa place.

Dans le Lévitique (XXV ; 3), l'Eternel dit aux Hébreux au Mont-Sinaï : *« Six années tu ensemenceras ton champ, six années tu travailleras ta vigne, et tu en recueilleras le produit. Mais, la septième année, un chômage absolu sera accordé à la terre, un sabbat en l'honneur de l'Eternel. Tu n'ensemenceras ton champ ni ne tailleras ta vigne »*. Rachi, le fameux commentateur, demande quel est le rapport entre le Mont-Sinaï et la jachère. Les 613 commandements ont été donnés au Mont-Sinaï, alors pourquoi citer juste celui-là. Rachi



La fontaine de la Grâce, copie de Van Eyck, Cathédrale de Ségovie 3 avril 2025

donne plusieurs explications et je me permets de vous donner la mienne. On s'inscrit dans un monde, six ans tu travailleras ta terre et la septième tu arrêteras. C'est une façon de dire que pendant six ans le monde est réel, on ne peut s'exonérer de la réalité du monde. Comme dirait Rétif de la Bretonne : « *le travail produit des inégalités justes, si tu veux réussir, travaille* ».

Il n'est pas possible de réussir sans travailler, ou produire sans travailler. Donc le monde est réel, une science est dure. En revanche la septième année, l'Éternel nous demande d'être capable de nous exonérer de la réalité du monde, de ne pas être prisonnier de tout ce qui nous semble si évident. Et c'est parce qu'on est capable de s'exonérer même des réalités, que tout le monde prétend être des évidences absolues et incontournables, que l'on peut voir les choses d'un peu plus haut et peut être qu'on peut voir un peu plus loin.

La deuxième interprétation est étonnante (Lv. XXVIII; 3) : « *Les pratiques du pays d'Égypte, où vous avez demeuré, ne les imitez pas, les pratiques du pays de Canaan où je vous conduis, ne les imitez pas et ne vous conformez point à leurs lois* ». L'Éternel réprimande par avance les Hébreux qui sont dans le désert. – Et vous connaissez le fait que « *quand tu es dans le désert depuis trop longtemps, tu te demandes à qui ça sert toutes les règles un peu truquées du jeu qu'on veut te faire jouer* » (Jean-Patrick Capdevielle). Moïse dit donc au peuple de ne plus refaire tout ce qu'ils ont pu faire en Égypte. Et lorsqu'ils arriveront en Canaan, de ne pas faire ce qu'ils verront en Canaan.



Comment interpréter cela ? Claude Riveline aurait aimé ce système, encore une fois, dur et mou. Que représente ce qu'ils ont fait en Égypte ? Les Hébreux sont restés esclaves en Égypte pendant 210 ans. Lorsqu'on fait les choses par habitude, on ne les questionne plus. Cela nous dévore par manque de réflexion. Ne faites pas ce que vous faites par habitude. Lorsqu'on se demande pourquoi nous faisons comme cela, la réponse est souvent : on a toujours fait ainsi. C'est souvent ce qu'il se passe dans les entreprises, faire certaines choses comme ça, par habitude. Il faut oser questionner l'habitude, ne pas faire tout par habitude.

Mais attention lorsque les Hébreux arriveront en Canaan, ils vont découvrir beaucoup de choses nouvelles et modernes, mais tout ce qui est nouveau et moderne n'est pas forcément formidable. Ne faites pas les choses par habitude, ne les faites pas parce que c'est nouveau, faites-les parce que c'est juste.

Au fond, Claude Riveline n'était pas segmenté entre sa culture juive et sa culture générale, il a su fonder une approche donnant toute sa place à l'interprétation et aux points de vue situés, comme l'aurait dit Pierre-Jean Benghozi, dans

La fontaine de la Grâce, copie de Van Eyck, Cathédrale de Ségorie 3 avril 2025

une convergence de ses savoirs et dans une cohérence absolue de tous ces génies qui étaient les siens ■

Références

Riveline Claude (1998) *Petit traité pour expliquer le judaïsme aux non juifs*, Paris, Association Consistoriale Israélite de Paris. <https://www.riveline.net/juifs.pdf>

Riveline Claude (2007) *Regard juif sur les non-Juifs*, Paris, Association Consistoriale Israélite de Paris. <https://riveline.net/juifs3.pdf>



Saint March au lion, cathédrale de Zamora (7 juillet 2025)



Saint Jacques, cathédrale vieille de Salamanque (5 mai 2025)

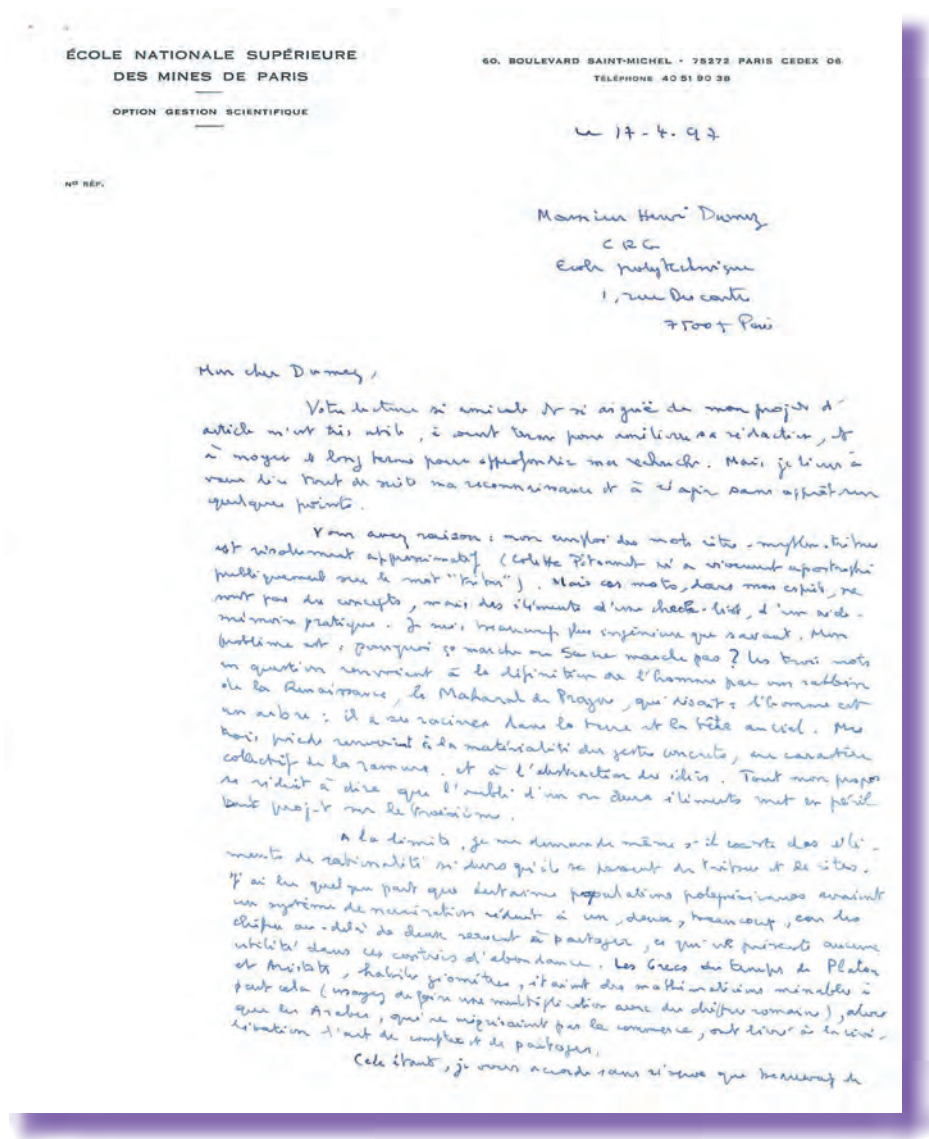
17 avril 1997

Claude Riveline

Le 17-4-97

Vous avez raison : mon emploi des mots rites, mythes, tribus est résolument approximatif (Colette Pétonnet m'a vivement apostrophé en public sur le mot « tribu »). Mais ces mots, dans mon esprit, ne sont pas des concepts mais des éléments d'une check-list, d'un aide-mémoire pratique. Je suis beaucoup plus ingénieur que savant. Mon problème est : pourquoi ça marche ou ça ne marche pas ? Les trois mots en question renvoient à la définition de l'homme par un rabbin de la Renaissance, le Maharal de Prague, qui disait : l'homme est un arbre – il

a ses racines dans la terre et la tête au ciel. Mes trois pieds renvoient à la matérialité des gestes concrets, au caractère collectif de la ramure, et à l'abstraction des idées. Tout mon propos se réduit à dire que l'oubli d'un ou deux éléments met en péril tout projet sur le troisième.



À la limite, je me demande même s'il existe des éléments de rationalité si durs qu'ils se passent de tribus et de rites. J'ai lu quelque part que certaines populations polynésiennes avaient un système de numération réduit à un, deux, beaucoup, car les chiffres au-delà de deux servent à partager, ce qui ne présente aucune utilité dans ces sociétés d'abondance. Les Grecs du temps de Platon et d'Aristote, habiles géomètres, étaient des mathématiciens minables à part cela (essayez de faire une multiplication avec des chiffres romains), alors que les Arabes, qui ne méprisaient pas le commerce, ont livré à la civilisation l'art de compter et de partager.

Cela étant, je vous accorde sans réserve que beaucoup de points appelleraient des développements plus sérieux, mais je renvoie à mon article sur « La gestion et les rites » (G&C, décembre 1993) qui est nettement plus explicite.

Je pense que si Albert Merlin, économiste pur et dur s'il en est, m'a demandé cet article, c'est parce que le succès de L'horreur économique de Viviane Forrester lui fait problème. Il est vrai que « le retour des tribus » peut être entendu comme un cri d'horreur, dont l'Algérie donne une affreuse concrétisation. Mais ce malheureux pays, que j'ai bien connu, a fait l'essai, plus que ses voisins du Maghreb, de l'universalisme des Lumières et de ses applications techniques et économiques. L'École de Paris a donné deux fois la parole à des acteurs de ce drame.

Je n'ai pas de programme à offrir, sinon que les grandes violences naissent plus souvent des certitudes que des doutes. Je pense que les gens ont autant besoin d'estime que de pain, et qu'ils sont capables d'infiniment de cœur et d'esprit quand les entraves à leur épanouissement sont levées. Je me vois, plutôt qu'un théoricien, comme un casseur de confort intellectuel.

Dernier détail : j'ai visité récemment, à deux reprises, les salles de marché du MATIF au palais Brongniart. Je vous invite à le faire : le ballet des acteurs est beaucoup plus luxuriant, réglé et précis qu'au temps des beaux messieurs en chapeau.

Encore merci. Bien à vous,

C. Riveline

- 2 -

points appelleraient des développements plus sérieux, mais je renvoie à mon article sur « La gestion et les rites » (G&C, décembre 1993) qui est nettement plus explicite.

Je pense que si Albert Merlin, économiste pur et dur s'il en est, m'a demandé cet article, c'est parce que le succès de L'horreur économique de Viviane Forrester lui fait problème. Il est vrai que « le retour des tribus » peut être entendu comme un cri d'horreur, dont l'Algérie donne une affreuse concrétisation. Mais ce malheureux pays, que j'ai bien connu, a fait l'essai, plus que ses voisins du Maghreb, de l'universalisme des Lumières et de ses applications techniques et économiques. L'École de Paris a donné deux fois la parole à des acteurs de ce drame.

Je n'ai pas de programme à offrir, sinon que les grandes violences naissent plus souvent des certitudes que des doutes. Je pense que les gens ont autant besoin d'estime que de pain, et qu'ils sont capables d'infiniment de cœur et d'esprit quand les entraves à leur épanouissement sont levées. Je me vois, plutôt qu'un théoricien, comme un casseur de confort intellectuel.

Dernier détail : j'ai visité récemment, à deux reprises, les salles de marché du MATIF au palais Brongniart. Je vous invite à le faire : le ballet des acteurs est beaucoup plus luxuriant, réglé et précis qu'au temps des beaux messieurs en chapeau.

Encore merci. Bien à vous,

C. Riveline

Et Dieu créa la Terre... et Riveline énonça « le coût d'un bien n'existe pas »

Frédéric Kletz
i3-CGS, École des Mines Paris, CNRS, PSL

« *Le coût d'un bien n'existe pas* » : cette phrase résonne dans ma tête depuis des années, elle m'habite et me hante depuis mon arrivée aux Mines.

Elle doit également résonner dans la tête de plusieurs des lecteurs de ce présent hommage. Qui que vous soyez, cet énoncé ne peut vous laisser insensible. Il est totalement associé à Claude Riveline.

Et je propose d'en faire l'exégèse, un peu à la façon des textes bibliques, avec différents niveaux d'explication.

1. « *Le coût d'un bien n'existe pas* », 1^{er} niveau : cela semble en apparence assez anodin et banal, mais cette phrase est un choc et d'une force incroyable. D'abord parce que de façon percutante, par une démonstration quasi-mathématique, est résumé le fait qu'on ne peut calculer le coût d'un bien, le coût d'un fauteuil, d'une bouteille, d'un avion, d'une voiture, d'une innovation, d'un chômage, d'une politique publique,.... Non, cela n'existe pas. C'est une abstraction. C'est une convention. Ce constat semble banal, mais le choc est d'autant plus brutal quand on pense aux armées de gestionnaires, d'hommes d'entreprises, de maires, de décideurs, et même de chercheurs, qui passent leur temps à calculer des coûts ou à les utiliser, et qui ne jurent que par le concept du coût... qui n'existe pas ! Ce premier niveau, le plus simple en apparence, est pourtant oublié par la plupart des habitants de notre planète.
2. « *Le coût d'un bien n'existe pas* », niveau 2 : s'il n'existe pas, c'est qu'il dépend des conventions utilisées pour l'évaluer, et donc qu'il dépend de l'acteur qui le calcule ou qui l'utilise. Cette phrase souligne l'importance de la notion d'observateur. Elle nous montre l'existence de points de vue différents face à un même objet, conduisant à des coûts différents (« le coût d'un bien dépend de l'observateur »). Points de vue différents, mais tous légitimes ! Ce deuxième niveau met en avant un certain relativisme face à ces notions qui apparaissent pourtant comme des vérités immuables, mais qui n'en sont finalement pas. On peut voir les choses de différentes manières, et pas une n'est surplombante. Pas une n'est plus légitime, pas une n'est plus exacte, pas une n'est plus juste... mais pas une n'est fausse non plus.
3. « *Le coût d'un bien n'existe pas* », niveau 3 : C'est aussi d'une violence incroyable. Le coût, cette notion à la fois simple et puissante, n'existe pas... C'est des croyances entières qui s'effondrent, des édifices entiers d'ouvrages savants,.... C'est la statue du commandeur qui s'écroule. Ce constat qui semble une fois encore banal remet en cause des théories entières. C'est une évidence qui tombe de sa hauteur, qui tombe de sa grandeur. Mais alors à quoi peut-on croire ? Si

on ne peut plus croire au coût, si on ne peut plus croire à ceux qui mobilisent les coûts, que croire ? qui croire ?

4. « *Le coût d'un bien n'existe pas* », niveau 4 : cet énoncé est d'une pédagogie prodigieuse, stupéfiante, géniale. La force de la phrase tient dans sa simplicité et dans sa limpidité. Elle vise à dire simplement des choses complexes. C'est l'art de la formulation. Simple, mais percutante. Légère, mais d'une extrême profondeur. Une phrase qui se retient facilement, et qui va vous travailler, questionner, étonner, dans la durée. Et surtout une formulation qui va permettre la transmission.

Ces 4 niveaux dessinent en miroir le personnage de Claude Riveline. L'énoncé « *le coût d'un bien n'existe pas* » n'est pas seulement sa production, ses résultats de recherche, c'est C. Riveline lui-même : C.Riveline (CR comme il s'appelait souvent dans la signature de ses messages) en tant que connaisseur intime du monde des entreprises et des organisations, ethnographe des organisations, mais aussi CR, le pédagogue, doté d'une force de l'expression, d'une capacité à trouver la bonne formule, celle qui va aider à comprendre, celle qu'on retient, celle qui dégage une étincelle.

Derrière ces concepts, apparaît aussi CR l'éclaireur, l'homme du pas de côté : derrière l'étincelle, ne se cache pas une certitude, mais il s'agit au contraire d'instiller le doute, le questionnement. Il vise à permettre de voir les choses autrement... C'est exactement l'inverse de la pédagogie habituelle : donner des doutes et non des certitudes.

Combien de fois en réunion aux Mines, devant une assemblée qui avait accepté une orientation ou une décision, parfois en avançant de vagues critiques, CR prenait posément la parole, devant un public médusé, pour rappeler des vérités, souvent simples, mais qu'on avait oubliées. Qu'on avait tous oubliées. CR rappelait le bon sens.

Enfin, CR le commandeur lui-même : sa capacité à casser les certitudes, les évidences, à casser les statues, les propriétés des objets, à rompre avec les représentations habituelles, à s'intéresser à un autre bout, resté invisible jusqu'alors, à s'intéresser à la « 4^{ème} colonne » (cette formule fait allusion à un exercice qu'il avait créé, dans lequel tout le monde discute et regarde les 3 premières colonnes du tableau, et oublie complètement la 4^{ème}, celle qui s'avère finalement la plus importante). Capacité à faire voir les choses autrement, les actions autrement. Bref, les travaux et les productions de CR permettent de voir non seulement l'entreprise ou la gestion autrement, mais aussi le monde autrement. Combien de fois ai-je conseillé à des jeunes chercheurs ou des jeunes collègues, coincés dans leurs habits conventionnels, dans leurs certitudes, dans leur raisonnement, dans leur système, d'aller voir CR, et ils en revenaient toujours totalement transformés.

Enfin C.Riveline est un formateur, un constructeur, certes de théories, mais avant tout de personnalités. Des générations entières d'élèves des Mines, et de chargés de PC (comme on dit aux Mines), ont été façonnées par cette force, force de la démonstration et force du contenu. Quand on interroge dans les enquêtes des anciens ce qu'ils ont retenu de leur passage aux Mines, c'est toujours, et encore aujourd'hui, le nom de C. Riveline qui revient, ou le nom qui lui est associé « le cours d'évaluation des coûts ».

Cette communauté a le sentiment de partager quelque chose d'exceptionnel, quasiment de secret. Vous connaissez cette anecdote où deux amis connaissant tellement bien les blagues qu'ils n'ont plus besoin de se les raconter, mais annoncent

juste le numéro de la blague, ce qui suffit à les entraîner dans des éclats de rires. Eh bien, le cours d'évaluation des coûts relève du même scénario :

« la 4^{ème} colonne ! », « ah, ah, ah », « l'observateur ! », « les 4 niveaux ! », « le dernier modèle », « ah oui, excellent ». « Le bus, ah génial le bus », « quel naïf, ce banquier ! », « la chanson de Maurice Chevalier », ... la formule de Wilson massacrée, l'optimisation écrabouillée, la théorie de Macé explosée,...

... et un brin de nostalgie se répand auprès de la plupart des lecteurs de cet article.

C'est donc au nom de cette communauté de privilégiés, de ceux qui ont eu la chance d'être des élèves du maître, que je rends ici un vibrant, respectueux et sincère hommage à Claude Riveline ■



Saint Pierre, Retable de San Millán de la Cogolla
XV^e siècle, Burgos San Esteban (9 avril 2025)



Anges, Cathédrale de Zamora (7 juillet 2025)



Prophète, Maison du roi, Bruxelles (11 mai 2025)

Claude Riveline penseur de l'action managériale

Hervé Dumez

i3-CRG, École polytechnique, CNRS, IP Paris

Je voudrais remercier les organisateurs de cette manifestation d'hommage, et en particulier Frédéric Kletz, pour m'avoir invité à y participer. Cela étant, je ne suis pas sûr que j'étais parmi les mieux placés pour parler de la pensée de Claude Riveline. Lorsqu'il a écrit « Les lunettes du prince », en effet, il a envoyé le texte à une série de personnes et j'étais l'un des destinataires (parmi beaucoup d'autres, je pense). J'ai essayé de faire des remarques intelligentes sur le texte et j'ai reçu une lettre : « *Mon cher Dumez, merci pour vos remarques très intéressantes mais je tenais à vous dire que je n'en tiendrai aucun compte.* » Ce soir, j'ai l'impression que Claude est là, au premier rang de cet amphithéâtre, comme c'était son habitude et qu'il va venir me voir à l'issue de ma présentation, avec son sourire extraordinaire (l'un des plus beaux sourires que j'ai jamais croisés) pour me dire : « *Décidément, mon pauvre Dumez, vous n'aurez jamais rien compris à ce que j'ai écrit...* »

Malgré tout, je vais essayer de dire ce que représente pour moi sa pensée. J'ai bien conscience de tordre en partie son propos : il se présentait lui-même comme étant plus un ingénieur qu'un savant. Néanmoins, Claude Riveline m'apparaît avec le recul comme un penseur majeur de l'action managériale. Il l'est pour moi à partir de cinq points fondamentaux.

Le premier est que l'action managériale est une action instrumentée. Il faut ici noter quelque chose : la notion d'instrument peut faire penser à l'outil, mais, pour Claude Riveline, l'action managériale n'est pas simplement une action outillée, comme l'est celle de l'ébéniste qui choisit un marteau ou un ciseau à bois dans sa boîte à outils. Dans cet esprit, Jean Bichelonne, ingénieur des Mines et ministre de Vichy, disait que si on lui donnait quelques indicateurs, il pouvait piloter l'économie française. La métaphore qu'utilise Claude Riveline renvoie à une vision de l'instrument très différente qu'il exprime par la métaphore des lunettes. L'article commence par cette phrase : « *L'objet que l'on voit le plus mal, disait le philosophe Heidegger, c'est la paire de lunettes que l'on porte devant les yeux.* » On trouve chez Wittgenstein également ceci : « *L'idée est en quelque sorte posée sur notre nez comme des lunettes à travers lesquelles nous verrions ce que nous regardons. Il ne nous vient même pas à l'esprit de les enlever* » (Wittgenstein, 2004, § 103, p. 82). Toujours est-il que l'action managériale, pour Claude Riveline, est une action instrumentée au sens où la manière de voir et la manière de faire, de décider, sont structurées par les instruments. C'est, me semble-t-il, le premier point fondamental qu'il met en lumière : l'action managériale est fondamentalement instrumentée, mais instrumentée selon la métaphore des lunettes

qui structurent la vue, donc l'action, sans que celui qui voit et fait ait conscience de la manière dont son action est structurée par les instruments. Bien évidemment, c'est aussi l'idée des technologies invisibles de Michel Berry.

Deuxième élément, l'action managériale doit être analysée au travers du couple complexité/contrainte de temps. Ce couple définit l'urgence, d'ailleurs présentée par Claude Riveline comme « *le propre de l'homme* » (Riveline, 1991, p. 86). Il me semble que ce concept d'urgence, cette tension complexité/temps compté, est essentiel aujourd'hui pour penser la question de l'action managériale dans son rapport à l'Intelligence Artificielle. Elle est d'ailleurs, de manière évidente, liée au point précédent : celui de l'instrumentation de l'action managériale.

Le troisième est l'insistance mise sur les rites, ce que j'appellerais plutôt les routines. La vie des organisations, l'action managériale, sont dominées par les routines. Un lien évident peut être fait avec l'instrumentation : Claude Riveline prend l'exemple du feu rouge qui régule la circulation, même quand il n'y a pas de circulation, tant est forte l'emprise de la routine. Le lien avec l'urgence est moins clair, mais il existe : les routines et les rites sont là pour diminuer la tension complexité/contrainte de temps. Les rites simplifient et dégagent du temps.

Le quatrième élément est ce que Claude Riveline appelle les tribus. Certains théoriciens de l'action rapportent d'abord celle-ci à l'individu. Il me semble qu'avec la notion de tribu, il y a l'idée que l'action est forcément, par essence, collective, qu'il n'y a pas de différence entre action individuelle et action collective parce que toute action doit être pensée comme interaction, comme action avec les autres, contre les autres (d'une tribu par opposition à une autre tribu), pour les autres. Je pense que Claude Riveline aurait pu reprendre la formule de Blondel : « *Notre action n'est donc jamais seulement notre action* » (Blondel, 2013, p. 215).

Le cinquième élément est peut-être encore plus fondamental que les autres, et il est donné par le cours d'évaluation des coûts. Il s'agit de la célèbre formule : « *Un coût n'existe pas.* » En réalité, les coûts existent. Mais il n'existe pas de coût en soi : un coût n'est évalué que par rapport à un observateur, je dirais par rapport à un point de vue d'observation. Quand on lit Claude Riveline, on peut généraliser et retrouver une distinction faite par certains théoriciens de l'action, au premier rang desquels Pareto (Pareto, 1968, § 150, p. 66), entre le point de vue de l'acteur et le point de vue de l'observateur, du chercheur, qui observe et analyse l'action. Claude Riveline parle en effet des lunettes du prince mais aussi des lunettes du savant (Riveline, 1993, p. 83). Pour une « même » action, il existe une pluralité de descriptions possibles, dont deux fondamentales, la description que donne l'acteur de sa propre action et celle que peut en donner un observateur, il y a donc plusieurs types de lunettes possibles. Ce qui différencie les points de vue, ce sont les connaissances dont dispose celui qui évalue : l'acteur lui-même dispose de connaissances sur son action auxquelles un observateur peut avoir du mal à accéder ; un observateur peut, de son côté, disposer de connaissances dont l'acteur lui-même ne dispose pas, c'est le cas, par exemple, d'un historien qui analyse l'action en connaissant ce qui s'est passé après l'action, ou un chercheur qui a multiplié les entretiens et les observations dans une entreprise et qui dispose donc d'une vue synoptique. Comme le remarquait Hughes : « *Il n'y a rien que je ne sache qu'au moins un des membres de ce groupe ne sache également, mais, comme je sais ce qu'ils savent tous, j'en sais plus que n'importe lequel d'entre eux* » (Becker, 2002/1998, p. 166).

Il me semble que Claude Riveline a donc identifié cinq points fondamentaux pour l'étude de l'action managériale : l'instrumentation, la dimension temporelle analysée comme une tension entre complexité et temps contraint (ce qu'il appelle l'urgence), l'insistance sur la dimension rituelle, routinière de cette action, la dimension collective de toute action, et le fait qu'il n'y a pas d'action managériale en soi, il n'y a que des points de vue sur l'action managériale qui doit s'analyser sur la base de la richesse de ces points de vue possibles. Je ne suis pas sûr d'avoir rendu compte de la fécondité de la pensée de Claude Riveline, mais ces cinq éléments-là ouvrent déjà des perspectives remarquables. Je finirais pas une question : on voit bien les liens entre les cinq éléments – par exemple, l'acteur pense et agit à travers des instruments, et dans l'urgence, et le chercheur qui analyse son action a lui-même des instruments, a peut-être lui aussi des contraintes de temps, mais ses instruments et ses contraintes de temps sont différents de ceux de l'acteur. Il y a quelque chose qui m'échappe : Claude Riveline reprend de Durkheim la triade – rites, mythes et tribus. Les tribus et les rites m'apparaissent centraux. Je ne comprends pas bien ce que CR tire des mythes. En relisant ses articles, je n'ai pas trouvé, d'ailleurs, d'explication détaillée sur la question des mythes. Il insiste dans nombre de ses textes sur le sacré, qu'il lie d'ailleurs aux rites. Personnellement, le sacré me gêne parce qu'il peut arrêter l'analyse : on analysait l'action et on bute sur quelque chose qui s'impose comme sacré, et qui n'est donc pas discutable.

Mais, là, j'ai conscience de mes limites dans l'analyse de la pensée de Claude Riveline et je pense qu'il faut faire le lien avec sa pensée religieuse, qui a été abordée lors de la table-ronde précédente. La vie est marquée par de petits miracles : ce week end, juste avant cet hommage, j'ai retrouvé par hasard dans un vieux dossier une lettre que Claude m'avait adressée en 1997. Je lui avais fait cette fois des remarques sur « Rites, mythes et tribus » et, dans cette lettre, il m'explique que cela renvoie en fait à la définition de l'homme par le Maharal de Prague. Qu'est-ce que l'homme ? se demande le Maharal, et il répond : un arbre. C'est-à-dire un être dont le pied est enraciné dans la glèbe et dont la tête est tournée vers le ciel. Cela correspond bien à ce que Claude Riveline était : solidement ancré dans le concret, la matérialité des pratiques managériales, et penseur original, imaginatif, surprenant.

Maintenant, pour reprendre cette métaphore du Maharal et si vous me permettez cette remarque moins irrévérencieuse qu'affectueuse, je revois Claude Riveline marcher sur le trottoir du boulevard Saint-Michel : même surmonté de son chapeau, il était de petite taille ; mais sur le plan de la pensée, il a développé sa ramure comme un de ces arbres majestueux dont parle l'écriture, il s'est « *élevé comme un cèdre du Liban* » ■

Références

Becker Howard S. (2002/1998) *Les ficelles du métier*, Paris, La Découverte [trad. franç de : *Tricks of the trade. How to think about your research when you're doing it*, Chicago, University of Chicago Press]



La lecture,
Henri Fantin-Latour (1877),
Beaux Arts, Lyon
(30 novembre 2023)

- Berry Michel (1983) *Une technologie invisible ? L'impact des instruments de gestion sur l'évolution des systèmes humains*, Paris, École polytechnique.
- Blondel Maurice (2013) *L'action (1893) Essai d'une critique de la vie et d'une science de la pratique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Dumez Hervé (2016) "Le Maharal." *Le Libellio d'Aegis*, vol. 12, n° 2, pp. 105-108.
- Pareto Vilfredo (1968/1916) *Traité de sociologie générale, Œuvres complètes, t.XII*, Genève, Droz.
- Riveline Claude (1986) "Les lunettes du prince", *Gérer et Comprendre*, n° 3, pp. 5-15.
- Riveline Claude (1991) "De l'urgence en gestion", *Gérer et comprendre*, n° 22, pp. 82-92.
- Riveline Claude (1993) "La gestion et les rites", *Gérer et Comprendre*, n° 33, pp. 82-90.
- Riveline Claude (1997) "Le retour des tribus", *Sociétal*, n° 9, pp. 39-44.
- Wittgenstein Ludwig (2004, trad. franç.) *Recherches Philosophiques*, Paris, Gallimard.

L'ange et les artistes

Jean-Michel Saussois
sociologue

Texte inspiré par une visite au Bozar de Bruxelles qui présentait « Khorós », la première grande exposition personnelle de Berlinde De Bruyckere (21 février-31 août 2025). Le mot grec Khorós (χορός) désigne le groupe de chanteurs/danseurs qui, dans les tragédies grecques, commentent ce qui se déroule sur la scène. De la même façon, l'exposition offrait une combinaison de voix, de thèmes communs et d'échanges.

L'homme n'est ni ange ni bête et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête, constatait en son temps Blaise Pascal. Si les artistes, cinéastes, peintres, sculpteurs n'ont jamais voulu faire l'ange, ils ont toujours été inspirés par la figure de l'ange, intermédiaire énigmatique entre le divin et l'humain

Le cinéaste Samuel Fuller constatera que les hommes voulant faire l'ange ne couraient pas les rues pendant la dernière guerre mondiale. Alors écrivain, engagé volontaire dans l'armée américaine comme fantassin, il débarque à Omaha Beach, puis continue vers les Ardennes, entre en Allemagne puis en Tchécoslovaquie. Avec une toute petite caméra envoyée par sa mère, il filme l'horreur des camps de concentration au moment de leur libération (Delaporte, 2011). Le 8 mai 1945, Fuller filme les habitants d'une petite ville, Falkenau (devenue Sokolov en 1948, ville située à la frontière de la Tchécoslovaquie et de l'Allemagne), qui vivaient à côté du camp et qui osaient prétendre devant un jeune officier n'avoir rien vu ni entendu ni senti. Le jeune cinéaste filme alors un ange en action Un ange en chair et en os. Blême d'effroi et de colère, le capitaine Richmond ordonne aux notables de la ville d'aller chercher dans leurs armoires des draps blancs, des nappes, des vêtements et Fuller de filmer ces notables imperturbables envelopper un à un les corps décharnés. Les draps blancs se transforment en linceuls, Fuller filme un rituel funéraire dans l'enceinte du camp. En fait, son premier film. Un autre militaire américain et déjà cinéaste, Frank Capra, a vu aussi l'impossible, ce qui explique peut-être son premier film (1946), montrant que la bienveillance humaine peut l'emporter sur la barbarie.

Capra met en scène un ange sauvant de la noyade un jeune banquier philanthrope au bord de la faillite et qui venait de se jeter dans la rivière depuis un pont. C'est le film *It's a wonderful life* (1946 traduction française *La vie est belle*) que l'on peut revoir chaque année lors des périodes de Noël, histoire de s'émerveiller encore devant la puissance protectrice des anges. L'ange Clarence montre en effet au malheureux banquier George Bailey ce que la ville et sa famille seraient devenues sans lui. Une mère alcoolique, un frère noyé, une ville dévastée par l'âpreté affairiste de son oncle. Le jeune banquier renonce à mourir et, du même coup, l'ange de deuxième

classe Clarence gagne ses ailes pour avoir bien agi, car les anges sont soumis à une hiérarchie. Les anges peuvent être promus comme aussi déçus.

Un autre cinéaste, Wim Wenders dans *Les ailes du désir* (1987 Prix de la mise en scène au Festival de Cannes), mettra en scène deux anges gardiens, Damiel et Cassiel, qui observent vivre les habitants de Berlin coupée en deux par un mur qu'ils traversent sans problème en tant que purs esprits. Mais les anges de Wim Wenders supportent mal leur statut d'invisibilité et d'êtres de lumière, ils regardent les humains avec envie car ils ne doivent rien faire d'autre que de regarder, secourir, certifier, attester, rester esprit. Les anges ne connaissent pas « *la satisfaction d'enlever sous la table*

ses chaussures et d'agiter ses orteils pieds nus » (dialogue extrait du film). L'un des anges rencontrera l'amour au hasard d'une rencontre avec une trapéziste et s'incarnera en humain, renonçant au ciel.

De leur côté, les peintres ont beaucoup peint les anges, tel Rembrandt peignant Jacob luttant contre un ange d'une grande beauté, au visage doux, une gueule d'ange comme disent ceux qui se méfient des anges. Marc Chagall a aussi peint des anges apparemment doux. Mais, à y regarder de plus près, il peint un ange déterminé qui n'hésite pas à saisir le bras d'Abraham couteau à la main pour lui dire qu'égorger son fils n'était pas une bonne idée. Il peint également un ange en colère qui n'hésite pas à chasser du paradis pour mauvaise conduite Adam et Ève, que l'on voit chevaucher un coq rouge vif, symbole de vitalité et de fertilité. L'ange Gabriel est l'ange le plus souvent peint parmi tous les anges imaginables. L'annonce faite à Marie a fait l'objet d'innombrables tableaux. L'ange Gabriel pointe son doigt vers la jeune Marie pour lui annoncer la bonne nouvelle. Montrer du doigt. Lorsque le sage montre la lune avec son doigt, l'idiot regarde le doigt, nous dit le dicton. Marie ne regarde pas le doigt mais l'ange et la lumière qui l'inonde. Avec ses ailes au couleur de l'arc en ciel, l'ange Gabriel de Fra Angelico lui annonce la nouvelle ; assise sur un tabouret, elle le regarde, elle croise les bras en signe d'assentiment et a



Saint Marc, XVI^e siècle, Valladolid (8 avril 2025)

l'air plutôt serein. Fra Filippo Lippi montre un ange aux ailes emplumées annonçant la nouvelle à Marie dans sa bibliothèque, surprise en train de lire ; au XIX^e siècle, Marie est en train de broder un lys blanc en apprenant la nouvelle. Après la première guerre mondiale, après la boucherie des tranchées, les peintres ont du mal à peindre les anges à la manière flamboyante de Tintoret. Otto Dix peint un ange dont l'air n'a rien d'angélique, d'un doigt plutôt menaçant, il annonce la bonne nouvelle à une Marie à l'allure d'une écolière avec sa petite jupe bleu marine, les pieds en dedans, assise sur une chaise en paille. Marie, toute rouge et effrayée semble plutôt regarder le doigt pointé sur elle. Idiote pour autant, Marie en regardant le doigt menaçant ?

Ce n'est plus un cinéaste, ni un peintre mais un sculpteur ou plutôt une sculptrice flamande de renommée internationale, Berlinde de Bruyckere, qui se trouve être engloutie par les images de l'ange. En pleine pandémie Covid, elle puise son inspiration en regardant un tableau de Giorgione, Christ mort soutenu par un ange (*Cristo morto*

sorretto da un angelo). Un ange aux grandes ailes noires et au regard juvénile semble la rassurer ; l'ange semble lui dire de ne pas s'inquiéter, que le Christ mort est entre de bonnes mains, même frères :

suddenly I no longer see a christ in that dead body. I see mainly the angel, who with its far too small, frail hands holds on to the dead body. An avalanche of images ingulfs me. People die alone, see only other sick people around them. That the worst thing, I think, dying alone. Fortunately there are angels. I see them everywhere these days. (Mortier, 2021, p. 84)

L'ange soutenant le Christ agit comme un départ d'incendie créatif. *Je perçois la chaleur de ces ailes larges tout autour de moi. Dans les efforts du personnel soignant, mais aussi chez ceux qui enterrent nos morts dans une solitude totale*¹. Elle voit des anges partout. Des peaux de vaches accolées à de vieilles couvertures se métamorphosent en ailes. Ces peaux tannées et cirées mêlées à des cheveux donnent vie aux ailes ; des ailes en attente d'anges prêts à voler. Berlinde de Bruyckere va plus loin, elle crée alors des sculptures, des anges à allure et taille humaine juchés sur un socle en bois brut, debout sur la pointe des pieds laissant entrevoir des jambes cireuses rappelant celles du Christ sur la Croix. À quoi ressemblent ces grandes sculptures en cire, cheveux, silicone, textile, polyurethane, métal, epoxy, ces quatre anges protecteurs, des anges qui ne ressemblent pas aux autres anges, des anges au nom étrange de Sjemkel I II III IV) ? Certainement pas à des figures douces, dignes et apaisantes, plutôt à des moines encapuchonnés faisant penser à des peintures de Zurbaran. Des anges sans visage avec leurs ailes noires nerveusement sombres ponctuées de taches blanches qui appellent l'empathie, la compassion et l'espoir.

Non, nous ne sommes pas les anges que nous voudrions être, nous passons notre temps à nous couper les ailes ■

Références

- Delaporte Sophie (2011) "Samuel Fuller à Falkenau : 'l'impossible'", *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 241, n° 1, pp. 125-138.
- Mortier Erwin (2021) *Berlinde De Bruyckere: Angel's Throat*, Brussels, Mercatorfonds. Bonnafanten.

Lien sur l'annonce faite à Marie

- <https://yannn.eklablog.com/l-annonce-faite-a-marie-a215183015>

1. <https://www.hauserwirth.com/ursula/28435-belgium-berlinde-de-bruyckere/>.



Saint Marc au lion tenant son encrier, Felipe Bigarny, XVI^e siècle, Valladolid (8 avril 2025)

La Licorne et le Lion

Corentin Curchod

University of Edinburgh Business School

C'est l'histoire de deux nations.

Deux nations liées par un traité d'Union qui, dès son origine, trahit une relation de pouvoir, donc inégale.

Lorsque le Royaume d'Écosse, pour suivre le mouvement, se lance dans une entreprise coloniale au Panama en 1695, personne n'envisageait la faillite. Et pourtant, l'Écosse trouve sur son chemin l'Espagne et se ruine dans son aventure. Elle allait bientôt demander l'aide financière à son riche voisin, le Royaume d'Angleterre.

Celui-ci, qui n'était jamais parvenu à conquérir l'Écosse durablement par les armes, tenait sa revanche : il imposa à l'Écosse de rentrer dans une union avec lui, en échange de l'accès aux richesses et débouchés de ses marchés. Le peuple écossais fut contre cette union dès le départ, mais les élites – la noblesse propriétaire – y vit un futur plein de promesses. C'est ainsi que l'Écosse renonça à sa souveraineté, et que les élites écossaises purent prospérer grâce au gigantesque marché colonial anglais. Par l'union, les Anglais ont transformé l'Écosse, son économie, et permis son rayonnement mondial. Ils ont aussi transformé ses paysages, en soutenant l'épisode dramatique des *clearances*, qui a dépossédé les populations paysannes des highlands, cassé le système des clans, et mis en place l'élevage ovin à grande échelle. Avec l'écrivain Walter Scott, et plus tard les voyages de la Reine Victoria à Balmoral, l'Écosse devint une destination romantique par essence – un charmant exotisme vu de Londres.

L'Union n'a toutefois jamais fait *consensus*. Les colères ont longtemps été maîtrisées par les élites locales, la répression, et le portefeuille anglais. Les choses se gâtent au début du xx^e siècle et empirent dans les années 1970 et 1980 où l'Écosse n'y trouve plus son compte économiquement, alors que la pauvreté se répand. Quand Margareth Thatcher ferme les mines écossaises, puis ordonne l'exploitation intensive du pétrole de la mer du nord pour gonfler les revenus de l'État britannique, puis choisit l'Écosse pour installer une base de sous-marins nucléaires en partenariat avec les Américains, et la choisit encore pour expérimenter



un nouvel impôt 'universel' forfaitaire largement impopulaire car considéré comme injuste (la *poll tax*), les Écossais crient à l'abus de pouvoir. Ils n'ont jamais voté pour tout ça : le score des conservateurs en Écosse atteignait péniblement 24 % en 1987. La distance avec Londres et le ressentiment envers Westminster grandissent. Les anciennes plaies se ravivent. Et c'est le début d'un mouvement, d'une dynamique en cycle dont le déroulement se fait toujours en deux temps : un, l'Écosse se plaint d'une maltraitance de Londres et demande plus de pouvoir et d'autonomie ; deux, le gouvernement britannique rétorque que l'Écosse n'a pas les moyens de ses ambitions et dépend largement du portefeuille anglais. Mais parfois, cette dynamique fait bouger les lignes, et l'Angleterre fait des concessions en pensant calmer les ardeurs écossaises une fois pour toutes.

C'est ainsi que l'Écosse a obtenu au forceps la réouverture de son parlement en 1999, sous un régime de dévolution qui fut promis par Tony Blair pour gagner le cœur des Écossais après le choc Thatcher. Mais lorsqu'un premier ministre indépendantiste charismatique est élu en 2007, sans majorité, avec dans son programme la tenue d'un référendum pour l'indépendance, les lignes bougent à nouveau. Sa réélection à la majorité absolue 5 ans plus tard permet à l'Écosse d'exiger de Westminster le

pouvoir d'organiser un référendum en 2014. La victoire du « non » à 55 % n'empêche pas le parti indépendantiste d'aller de victoire en victoire après le Brexit, voté en 2016 par les Anglais mais pas par les Écossais qui ont voté à 63 % pour rester dans l'Union Européenne. Depuis ces années, la proportion de la population écossaise en faveur de l'indépendance se maintient juste en deçà de 50 %, sans compter les indécis. Les récentes demandes d'un nouveau référendum ont systématiquement été rejetées, avec condescendance parfois, par les gouvernements britanniques successifs, qui comptent généralement peu d'Écossais dans leurs rangs. Le gouvernement de Rishi Sunak hébergeait deux ministres (*'Secretary of State'*) écossais sur 21, tout comme le nouveau gouvernement de Keir Starmer. La plupart des ministres sont issus de l'élite anglaise, ont grandi à Londres, sont passés par Eton, puis Oxford ou Cambridge, ce qui



explique que les gouvernements britanniques connaissent peu l'Ecosse.

Malgré 300 ans de participation à une Union dans laquelle le pouvoir n'est pas de son côté, l'Ecosse a gardé un sens identitaire fort, réaffirmant sa culture et son histoire, alors que paradoxalement l'Angleterre semble hésiter sur qui elle est et ce qu'elle représente aujourd'hui. Marquée à gauche, en faveur d'un état providence affirmé, l'Ecosse se différencie du grand frère aux valeurs plus conservatrices et pro-marché. Depuis la dévolution, les petits Écossais apprennent à l'école les faits d'armes contre les Anglais – période largement ignorée dans les écoles anglaises. Malgré cette émancipation progressive, l'Écosse semble marquée par le syndrome du petit face

au grand : de la Licorne – son animal emblème – face au Lion – l’animal emblème de l’Angleterre. Dans mes rencontres avec les Écossais, les anti-indépendance jugent que se séparer de l’Angleterre est une utopie, irréalisable économiquement, et représente un risque trop grand pour les finances publiques. En désaccord avec cet argument de la dépendance financière, les pro-indépendance arguent d’une contribution nette de l’Écosse à l’Union, et voient dans la séparation une possibilité d’affirmation. Mais même les plus farouches indépendantistes estiment qu’ils doivent obtenir l’aval de l’Angleterre pour quitter l’Union. Une séparation à l’amiable, donc, qui prendra du temps. Certains parlent de 10 ans, d’autres de 25. Mais comme la tenue du référendum de 2014 l’a montré, il peut y avoir une place pour une inversion de la relation de pouvoir si les circonstances provoquent une rupture d’équilibre.

En attendant, cette dynamique entre deux peuples à l’histoire riche et entremêlée est fascinante à observer. Elle pose la question de l’affirmation d’une nation, et du poids d’une culture commune par rapport aux froids calculs économiques. Elle parle aussi de la confiance et des doutes des citoyens sur leur identité et leur appartenance, au-delà de l’ici et du maintenant.

*Le Lion et la Licorne est le titre d’un livre de George Orwell publié sous les bombes du Blitz en 1941 (George Orwell, *Le Lion et La Licorne. Socialisme et patriotisme*. Paris, RN Éditions, 2022). Sur l’importance de l’Écosse pour l’Europe, voir le dossier du Libellio, vol. 15, n° 4, hiver 2019* ■



Jeune femme en bleu lisant, August Macke (1912), Bonn (10 août 2013)

Les dessinatrices du *Museum am Rothenbaum* de Hambourg L'ethnographie par la petite porte

Camille Toussaint

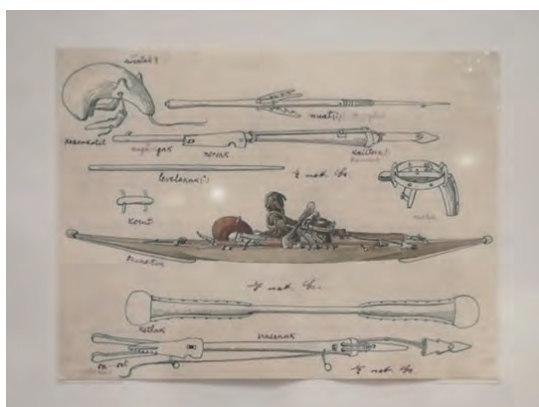
i3-CRG, École polytechnique, CNRS, IP Paris

Le musée d'Ethnologie ou *Museum am Rothenbaum* a été fondé en 1879 dans un quartier élégant de Hambourg. Dans cette ville portuaire située au croisement de nombreuses routes commerciales, les collections du musée s'étoffent rapidement, passant de 20 000 objets en 1904 à 125 000 objets en 1912. La collection actuelle atteint les 350 000 pièces, dont une imposante et remarquable maison Maori, « Rauru », rapportée de Nouvelle-Zélande en 1910 et reconstituée.

De 1904 à 1936, le musée est dirigé par l'anthropologue et physicien allemand Georg Thilenius (Zwernemann & Wilpert, 1990). Il est connu pour avoir coordonné une grande expédition ethnographique dans les mers du sud (*Hamburger Südsee-Expedition*), dont l'objectif est d'atteindre la Micronésie et la Mélanésie. L'expédition est lancée en 1908 et menée par un groupe de six chercheurs anthropologues. Ensemble, ils parcourent le Pacifique occidental en Nouvelle-Guinée allemande, qui est à l'époque un protectorat, et notamment les îles Marshall et les îles Caroline. L'expédition dure deux ans, à l'issue desquels les ethnographes repartent à Hambourg avec plus de 17 000 objets ethnographiques.

Débute alors un long travail d'inventaire. Quelques années plus tôt, Thilenius a introduit un nouveau système de catalogage des collections. À chaque objet est attribuée une carte en carton, de 21 centimètres sur 15 centimètres. Sur une face sont énumérées les caractéristiques de l'objet (son nom, sa provenance, sa description). Sur l'autre figure un dessin précis de l'objet, souvent une aquarelle, parfois d'une grande finesse d'exécution. Pour la seule expédition des mers du sud, la création de l'index s'étale sur près de trente ans. La collection avoisine aujourd'hui les 100 000 exemplaires de cartes en carton. L'expédition fera l'objet de publications scientifiques sous forme d'ouvrages grand format avec des dessins d'artistes. Mais les dessins des cartes du catalogue du musée, quant à eux, ne portent pas de signature. Il est presque impossible de leur attribuer un auteur.

En 2019, le musée d'ethnologie de Hambourg consacre une exposition aux artistes méconnus



Index Card Drawing of a Model of a Kayak with Accessories,
West Greenland (Artiste : inconnue)



Marie Christine Frederike
Enderlin (1880-1971)

du catalogue, principalement des femmes, que le musée commence à employer dès 1907 (Wille & Plankensteiner, 2019). Rémunérées 100 marks par mois, soit moitié moins que leurs collègues masculins, ces assistantes techniques sont chargées de réaliser l'ensemble des dessins du catalogue et de documenter les collections. L'exposition rend hommage à ces dessinatrices invisibles de la première moitié du XX^e siècle, en retraçant leurs parcours individuels et en leur restituant la paternité – ou plutôt la maternité – de leurs œuvres.

Longtemps considéré comme un simple travail d'exécution, leurs dessins révèlent une véritable empreinte artistique. En observant attentivement les cartes dessinées, on parvient à distinguer la marque de styles propres à chacune. On apprend également que certaines d'entre elles ont manifesté un intérêt réel pour la discipline, allant

jusqu'à constituer des petites collections personnelles d'objets.

Des travaux en ethnographie soulignent l'importance du dessin dans la constitution du matériau de recherche. Pour certains auteurs, l'image prend même parfois le pas sur le texte. Ainsi, selon André Leroi-Gourhan, c'est le texte qui viendrait compléter l'image, et non l'inverse (Escallier, 2016, p. 50).

En général, l'ethnologue dessine de mémoire afin de fixer une technique ou un objet, faisant du dessin un véritable outil méthodologique et une forme de description anthropologique.

L'exposition cherche à réhabiliter les dessinatrices du musée de Hambourg en tant qu'artistes à part entière. Il nous semble tout aussi pertinent de questionner leur rôle dans le processus de production du savoir anthropologique. Certes, ces femmes n'ont pas directement pris part au travail de terrain ; elles ne faisaient pas partie de l'expédition des mers du sud et n'ont pas vogué pendant des mois entre les îles Marshall et les îles Caroline. Pourtant, en reproduisant sur le papier les objets rapportés – et donc une certaine perception de ces objets, elles ont contribué à l'élaboration d'un savoir ethnographique, développant pour certaines une expertise remarquable.

Loin de la figure de l'ethnologue voyageur, ce cas met en lumière d'autres formes de présences anthropologiques : plus périphériques, moins visibles, mais tout aussi essentielles. Les femmes dessinatrices du *Museum Am Rothenbaum* de Hambourg, au XX^e siècle, incarnent une autre manière d'approcher l'ethnographie, par la petite porte ■



Index card Drawing of a Collar from Feathers,
Peru (artiste inconnue)

Références

- Escallier Christine (2016) "De l'objet intrinsèque à la pensée technique : le rôle médiateur du dessin en ethnographie maritime", *Cadernos de Arte e Antropologia*, vol. 5, n° 2, pp. 49-73.
- Wille Rahel & Plankensteiner Barbara (2019) *Ausgezeichnet-Künstlerinnen des Inventars*, Hamburg, MARKK, Museum am Rothenbaum, Kulturen und Künste der Welt.
- Zwernemann Jurgen & Wilpert Clara B. (1990) "The Hamburgisches Museum für Völkerkunde and Its Pacific Department: A Short History", *Pacific Arts*, n° 1/2, pp. 60-62.

Saint-Évremond

Hervé Dumez

Il fut d'abord soldat, ayant inventé un coup mortel connu en escrime comme la « botte de Saint-Évremond. » S'il était en mission à la cour le jour de Rocroi, ce qui lui sauva probablement la vie puisque sa compagnie y fut presque entièrement massacrée, à Nordlingen, un boulet de fauconneau lui fracassa la jambe. On pensa l'amputer. Finalement, il s'en remit. Condé l'appréciait fort, au point de l'avoir nommé en 1642 lieutenant de la compagnie de ses gardes et directeur de ses lectures, en reconnaissance de ses vertus guerrières, qui étaient grandes, mais peut-être plus encore de sa vivacité d'esprit. « *Ce jeune prince aimait les Belles Lettres. La lecture des bons livres faisait un de ses plus agréables amusements et il destinait tous les jours quelques heures à l'étude. Il souhaita que M. de Saint-Évremond assistât à ses lectures.* » Monsieur le prince affectionnait parler livres avec ses officiers, et railler les ridicules. Il se trouve que Saint-Évremond « *se distinguait du commun des Officiers, par une manière de penser fine et délicate, par une expression juste et polie.* » Mais l'inférieur franchit les bornes : il tourna son esprit contre son protecteur et se fit prendre. Monsieur le Duc s'en sépara.

Même âgé, et malgré la blessure qu'il avait reçue au genou et qui le fit toujours souffrir, il conserva des exercices de sa jeunesse, de ses chevauchées à l'armée, « *une démarche naturelle et aisée.* »



Il avait choisi le parti du roi et du Mazarin contre la Fronde. Mais il ne put s'empêcher de railler à son tour le Cardinal et fut incarcéré à la Bastille. La prison, bien qu'elle fut adoucie pour les gentilshommes, lui laissa un souvenir noir, durablement effrayant.

Revenu en grâce, il était de la délégation française qui partit négocier le Traité des Pyrénées alors qu'il n'adhérait pas à la politique de paix avec l'Espagne. Il plaisanta de nouveau le Cardinal et sa politique dans une lettre qu'il adressa à son ami le Maréchal de Créqui qui, comme lui, souhaitait la continuation de la guerre. Lorsque Fouquet fut arrêté, on perquisitionna chez l'une de ses maîtresses, Madame Duplessis-Bellière, et l'on y trouva des papiers compromettants. Parmi eux, la satire écrite

sur le Traité des Pyrénées et le Cardinal. Ce dernier était mort, mais Colbert, son factotum, était aux affaires. Il poursuivit Saint-Évremond de sa haine.

Espérant se faire oublier, ce dernier se réfugia en Normandie, le pays qui l'avait vu naître, mais se sentit toujours menacé. Tout, plutôt que la prison : il s'enfuit en Hollande, puis passa en Angleterre où il avait conservé des amis. Quelques années auparavant, il y avait fait partie de l'ambassade de Monsieur de Soissons, envoyé par Louis XIV pour féliciter Charles II de son retour sur le trône. Durant six mois, l'aristocratie d'Outre-Manche avait été sous le charme de ses réparties. Il fut bien accueilli par le Duc de Buckingham, les comtes de St Albans et d'Arlington, fit la connaissance de Thomas Hobbes. Il espérait néanmoins pouvoir rentrer. Rien ne vint. La mélancolie le prit. Pour la faire disparaître, on lui proposa de séjourner en Hollande. Le Grand Pensionnaire Jean de Witt, l'apprécia, ainsi que le prince d'Orange, encore tout jeune mais déjà brillant, et Spinoza lui-même avec qui il eut une série d'entretiens. Il y demeura quatre ans, puis repartit en Angleterre.

La Révolution de 1688 ne l'atteignit pas puisque ce fut ce même prince d'Orange qui monta sur le trône : se souvenant de Saint-Évremond, il en fit un de ses convives préférés.

Colbert avait disparu depuis bien des années que le comte de Grammont obtint finalement du roi l'autorisation pour lui de pouvoir regagner la France. « *Il répondit au comte de Grammont, qu'il était trop vieux pour se transplanter ; que d'ailleurs il aimait mieux rester par choix à Londres, où il était connu de ce qu'il y avait d'honnêtes gens, où l'on était accoutumé à sa loupe¹ et à ses cheveux blancs, à ses manières et à son tour d'esprit, que de retourner en France, où il avait perdu toutes ses habitudes, où il serait comme étranger, et où à peine connaîtrait-il un autre Courtisan que le Comte de Grammont lui-même.* »

Il resta donc un exilé. Lorsqu'il apprit que son ami d'Olonne venait d'être assigné sur ses terres par le roi, il lui écrivit pour lui faire part de sa philosophie du bannissement : « *S'il y a d'honnêtes gens au lieu où vous êtes, leur conversation pourra vous consoler des commerces que vous avez perdus ; et si vous n'y en trouvez pas, les livres et la bonne chère vous peuvent être d'un grand secours et d'une assez douce consolation. Je vous parle en maître qui veut donner des leçons : non pas que je présume beaucoup de la force de mon esprit, mais je pense avoir quelque droit à prendre de l'autorité sur les nouveaux disgraciés, par une longue expérience des méchantes affaires et des malheurs.* »

**

En matière de livres, il avait le choix délicat, explique-t-il, qui le réduisait à un petit nombre seulement. Chez les Anciens, Pétrone ; et chez les plus récents avant tout Cervantès, qu'il recommandait à tous ceux qui sont menacés par le chagrin. « *De tous les livres que j'aie jamais lus, Don Quichotte est celui que j'aimerais le mieux avoir fait : il n'y en a*

1. « *Plus de vingt ans avant sa mort, il lui vint à la racine du nez une loupe, qui grossit considérablement, mais cela ne le défiguroit pas beaucoup ; du moins ceux qui étoient accoutumés à le voir n'y trouvoient rien de fort choquant.* »

point, à mon avis, qui puisse contribuer davantage à nous former un bon goût sur toutes choses. J'admire comme, dans la bouche du plus grand fou de la terre, Cervantès a trouvé le moyen de faire connaître l'homme le plus entendu et le plus grand connaisseur qu'on se puisse imaginer. J'admire la diversité de ses caractères, qui sont les plus recherchés du monde pour les espèces, et dans les espèces les plus naturels. »



Il se méfiait des tête-à-tête avec soi-même. « *Car, à parler sainement, nous sommes les premiers fâcheux dans un commerce trop long et trop sérieux avec nous-mêmes. La solitude a cela qu'elle nous imprime je ne sais quel air triste et funeste par la pensée ordinaire de notre condition.* » Il ajoutait : « *Pour vivre heureux, il faut faire peu de réflexions sur la vie, mais sortir souvent comme hors de soi.* »

Il appréciait donc la compagnie des amis qu'il s'était faits en Angleterre et qu'il retrouvait au Will's Coffee House. Pour autant, cela ne leur donnait pas loisir de venir le déranger en son logis, et il lui arrivait de soupirer : « *Les amis importuns font souhaiter des indifférents agréables.* » Encore était-il difficile, et économe de ses affections (« *Quelque honnêtes, quelque réglés que soient les amis, c'est une chose incommode que d'en avoir trop.* »). Il offrait, et d'eux il recevait, avec art.



Par dessus tout, il aimait le commerce des femmes. « *Quelque plaisir que je prenne à la lecture, celui de la conversation me sera toujours le plus sensible. Le commerce des femmes me fournirait le plus doux, si l'agrément qu'on trouve à en voir d'aimables ne laissait la peine de se défendre de les aimer.* » S'il fuyait l'amour, rien n'égalait pour lui le plaisir de converser au feu combiné de la beauté, des regards brillants, des réparties vives et piquantes, sous la menace permanente de l'amour, certes, mais en s'en gardant toujours. « *Le premier mérite auprès des femmes, c'est d'aimer ; le second est d'entrer dans la confiance de leurs inclinations ; le troisième, de faire valoir ingénieusement tout ce qu'elles ont d'aimable. Si rien ne nous mène au secret du cœur, il faut gagner au moins leur esprit par des louanges ; car au défaut des amants, à qui tout cède, celui-là plaît le mieux qui leur donne le moyen de se plaire davantage. Dans leur conversation, songez bien à ne les tenir jamais indifférentes : leur âme est ennemie de cette langueur. Ou faites-vous aimer, ou flattez-les sur ce qu'elles aiment, ou faites-leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux ; car enfin, il leur faut de l'amour, de quelque nature qu'il puisse être : leur cœur n'est jamais vide de cette passion.* »

Avant son exil, peut-être lors de son séjour en Normandie, il avait écrit *L'idée de la femme qui ne se trouve point, et qui ne se trouvera jamais*. Il y faisait le portrait d'une femme parfaite, par le plaisir de son comportement plus encore que par sa beauté, et le concluait ainsi : « *Voilà le portrait de la femme qui ne se trouve point, si on peut faire le portrait d'une chose qui n'est pas. C'est plutôt l'idée d'une personne accomplie. Je ne l'ai point voulu chercher parmi les hommes, parce qu'il manque toujours à leur commerce je*

ne sais quelle douceur qu'on rencontre en celui des femmes ; et j'ai cru moins impossible de trouver dans une femme la plus forte et la plus saine raison des hommes, que dans un homme les charmes et les agréments naturels aux femmes. »

Il semble que le ciel, en sa bonté, la lui ait finalement fait trouver, dans son exil même. En 1675, la duchesse de Mazarin, fuyant la démente de son époux, s'installait à Londres. Elle n'avait pas trente ans, était belle au point que la maîtresse en titre du roi Charles en ait conçu beaucoup de jalousie, et pétillait d'esprit. Jusqu'à sa mort, dont il ne se remit pas, il occupa le centre de son salon.

*
**

Il fut aussi un écrivain reconnu. Disons qu'il écrivait pour ses amis, et surtout pour le cercle de la duchesse de Mazarin. Restant grand seigneur, il ne se préoccupa jamais trop de ce qu'il avait écrit, ni du public. Ses écrits circulaient, mais il prenait le lecteur de haut : *« Le public a tort. Quel droit prétend-il avoir sur mes écrits ? Je n'ai jamais eu en vue de lui plaire ; je n'ai jamais recherché son approbation. Si j'ai écrit quelque chose, tantôt sur un sujet, tantôt sur un autre, ç'a été pour me divertir moi-même, ou pour la satisfaction de quelques personnes qui m'honoraient de leur amitié et avec qui j'étais en liaison. Que le public cesse donc de critiquer ce qui n'a point été fait pour lui. »* Les morceaux lui venaient assez naturellement, sous l'effet de l'habitude et d'une discipline de la pensée et de la plume. *« Il écrivait avec facilité. Quoique son style sente le travail et l'étude, il s'était fait une si grande habitude d'écrire, que cela ne lui coûtait rien. Ce n'est pas qu'il ne corrigeât ses Ouvrages. Il les reprenait au bout d'un certain temps ; il ajoutait, quelquefois il retranchait ; mais assez souvent du premier coup, il réussissait mieux que dans ses corrections. »* Ses amis le pressaient de travailler à une édition de ses œuvres. Il répondit à Ninon de l'Enclos : *« À l'âge où je suis, une heure de vie bien ménagée m'est plus considérable que l'intérêt d'une médiocre réputation. »* Sur la fin, il se laissa pourtant convaincre, sans doute pour que ne lui survivent pas des textes qui n'auraient pas été de lui. On rassembla quatre tomes de ses réflexions, papiers, lettres et opuscules. L'édition en fut difficile : il n'utilisa jamais aucun signe de ponctuation, non plus qu'il n'usait de la majuscule en début de phrase. Il avait quitté la France avant que ne s'établît le règne de Louis XIV : il eut cette chance, dans la douleur de l'exil, de conserver toute sa vie la liberté de pensée et de style qui régnait juste avant.

*
**

« Il aimait passionnément la Musique, et l'entendait assez bien pour composer des Airs. Il nota le Concert de Chelsey, un Prologue en Musique et diverses autres pièces... Il est vrai que pour les Ouvertures, les Basses continues, les Chœurs et toute la Symphonie, il les donnait à faire à quelque musicien habile. Grand admirateur d'une belle voix, et encore plus des instruments bien touchés, il ne manquait aucun Concert, ni aucun Divertissement de cette nature-là. »



Dans sa jeunesse, « *Le comte d'Olonne, le Marquis de Boisdauphin et lui furent nommés les Côtiaux², pour avoir voulu raffiner sur le goût, et sur la délicatesse de la table. Dans les Pays étrangers, il a toujours aimé la Bonne-chère, et lors même que les autres Passions l'ont quitté, celle-ci l'a accompagné jusqu'au Tombeau.* » Il était intraitable sur ce chapitre, plus encore peut-être, s'il se peut, que sur les autres. Au comte d'Olonne, il donnait, d'exilé à exilé, les conseils propres à adoucir sa retraite : « *Ayez peu de curiosité pour les viandes rares, et beaucoup de choix pour ce que l'on peut avoir commodément. Un potage de santé bien naturel, qui ne sera ni trop peu fait, ni trop consommé, se préférera pour un ordinaire à tous les autres, tant pour la justesse de son goût que pour l'utilité de son usage. Du mouton tendre et succulent, du veau de bon lait, blanc et délicat, la volaille de bon suc, moins engraisnée que nourrie, la caille grasse prise à la campagne, un faisan, une perdrix, un lapin qui sentent bien chacun dans son goût ce qu'ils doivent sentir, sont les véritables viandes qui pourront faire en différentes saisons les délices de votre repas. La gelinotte de bois est estimable surtout par son excellence, mais peu à conseiller où vous êtes et où je suis, par sa rareté. Les sauces toutes simples que vous ferez vous-même ne peuvent rien avoir de malfaisant. Le sel et l'orange sont l'assaisonnement le plus général et le plus naturel. Les fines herbes sont plus saines et ont quelque chose de plus exquis que les épices, mais elles ne sont pas également propres à toutes choses ; il faut les employer avec discernement aux mets où elles s'accommodent le mieux, et les dispenser avec tant de discrétion qu'elles relèvent le propre goût de la viande sans faire quasi sentir le leur.* » Lorsque l'appétit le quitta, il sut qu'il allait mourir et se laissa glisser doucement.

2. On les appelait les « trois-coteaux » parce qu'ils ne daignaient boire de vin que des coteaux de champagne.



Un de ses amis docteur l'assista et décrivit ainsi sa fin, le 11 septembre 1703 : « *Ce fut dans la nuit de ce jour qu'il expira sans peine, avec peu ou point d'agonie. Voyant que depuis quelque temps il ne pouvait se réconcilier avec l'appétit il se résolut avec assez de courage à se sentir mourir, car il a eu la connaissance nette jusqu'à la fin, et sans démentir son caractère de Philosophe Épicurien qu'il a soutenu jusqu'au bout, il a fait connaître aux uns et aux autres Catholiques et Protestants qu'il n'avait pas besoin pour bien mourir des cérémonies de ce monde. C'est l'expression dont il s'est servi. Il a eu presque jusqu'au dernier jour un vif ressouvenir des choses qui pouvaient flatter le goût, et me disait là-dessus tous les jours quelque chose de nouveau.* »



Qu'il fût apprécié de ses amis anglais pour sa conversation ne peut expliquer qu'ils l'aient admis au rang de leurs plus éminents poètes. Il prisait fort, lui-même, les vers qu'il faisait à la ligne mais ses contemporains estimaient déjà qu'ils étaient très inférieurs à sa prose. Certains, pourtant, ne sont pas dépourvus de tout charme, peut-être parce qu'ils parlent des souvenirs douloureux à l'exilé :

*Triste ressouvenir dont je me sens blessé,
Pourquoi tiens-tu le mal après qu'il est passé ?*

Ce n'est pas à ses vers, non plus qu'à ses opuscules critiques, ou à la remémoration de ses bons mots, qu'il doit l'honneur de côtoyer Chaucer et Byron et il faut chercher ailleurs. Peut-être est-ce à ce plaisir, qu'il apporta de son pays rancunier et conserva avec une constance intransigeante : « *Les vins de Champagne sont les meilleurs. Il n'y a point de province au monde qui fournisse d'excellent vin pour toutes les saisons que la Champagne : elle nous fournit le vin d'Ay, d'Avenay, d'Hautvilliers jusqu'au printemps ; Tessi, Sillery, pour le reste de l'année. Si vous me demandez lequel je préfère de tous ces vins, sans me laisser aller à des modes de goût qu'introduisent les faux délicats, je vous dirai que le bon vin d'Ay est le plus naturel de tous les vins, le plus sain, le plus épuré de toute senteur de terroir, et d'un agrément le plus exquis par son goût de pêche qui lui est particulier et le premier à mon avis de tous les goûts.* »

C'est à sa table que les Anglais découvrirent le vin de Champagne, qui l'accompagna tout au cours de son exil, c'est-à-dire de sa vie, et cela méritait bien, sans doute, la place qu'ils lui firent à Westminster ■

Références

- Bourgoin Auguste (1889) *Les maîtres de la critique au XVII^e siècle*, Paris, Garnier frères.
- Cohen Gustave (1925) “Le séjour de Saint-Évremond en Hollande (1665-1670)”, *Revue de littérature comparée*, vol. 5, pp. 431-454.
- Roussillon Marine (2018) “L'écriture et l'exil: autour des Œuvres meslées de Saint-Evremond”, *Rabutinages*, n° 28, pp. 7-22.
- Saint-Évremond Œuvres en prose, publiées par René Ternois. Tome I, 1962 ; tome II, 1965 ; tome III, 1966 ; tome IV, 1969. Paris, Librairie Marcel Didier.
- Saint-Évremond (1998) *Entretiens sur toutes choses*, Paris, Desjonquères.



William Butler Yeats (1865 - 1939)

Politics

"In our times, the destiny of man presents its meaning in political terms."

(Thomas Mann)

*How can I, that girl standing there,
My attention fix
On Roman or on Russian
Or on Spanish politics ?
Yet here's a travelled man that knows
What he talks about,
And there's a politician
That has both read and thought,
And maybe what they say is true
Of war and war's alarms,
But O that I were young again
And held her in my arms!*

Politique

« De nos jours, la destinée de l'homme se présente en termes politiques. »

(Thomas Mann)

*Comment puis-je, cette jeune femme étant là,
Fixer mon attention
Sur la politique romaine, ou russe,
Ou espagnole ?
Pourtant, voici un voyageur qui sait
Ce dont il parle,
Et un politicien,
Qui a lu et à la fois pensé,
Et peut-être que ce qu'ils disent est vrai,
De la guerre et du risque de guerre,
Ô puissè-je être jeune encore,
Et la tenir dans mes bras !*

(W.B. Yeats)